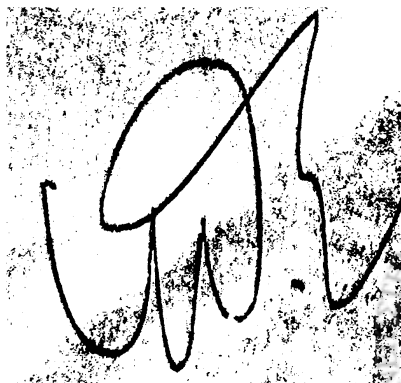


BKL

23



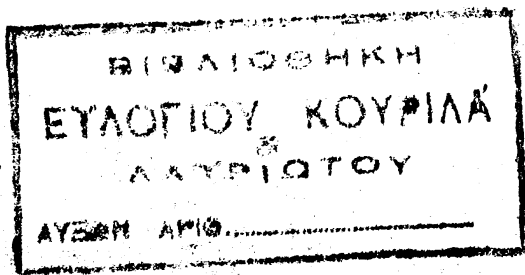
A handwritten signature in black ink, appearing to be the Greek letters 'ΑΝΤΩΝ' (Anton), written on a textured, grainy background.

L'ALBANIE INDÉPENDANTE

ET

L'EMPIRE KHALIFAL

OTTOMAN



DU MÊME AUTEUR

La Débalkanisation de l'Orient. Un volume in-8°. Perrin. (*Épuisé.*)

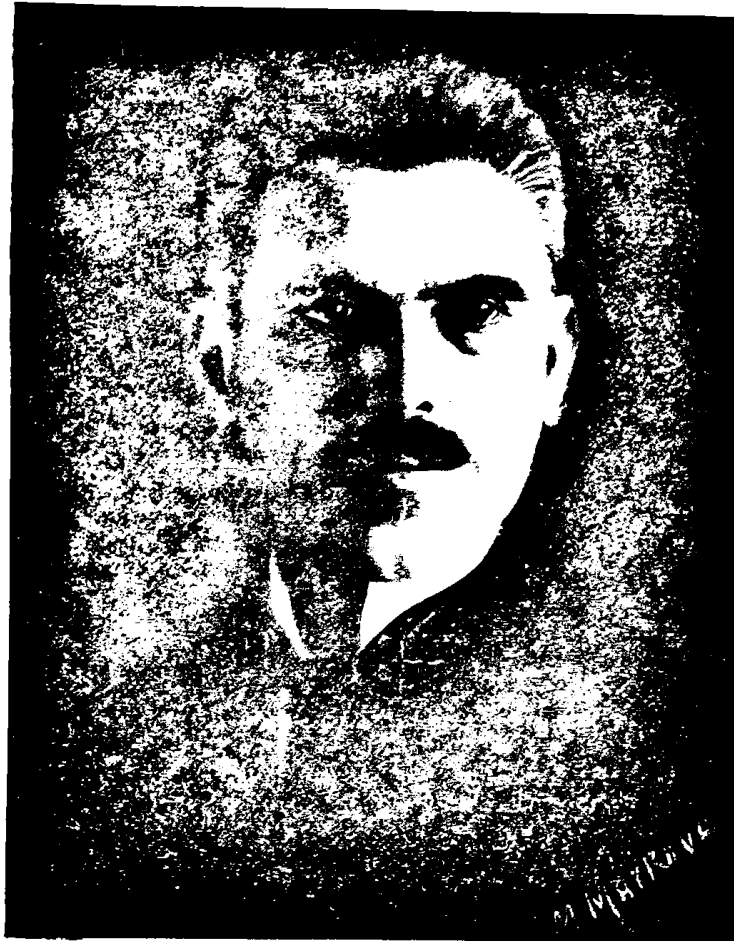
Le Monde oriental et l'Avenir de la Paix. Préface de Charles Rivet. (3^e édition revue et augmentée. Un volume in-16. Perrin.)

Dans cet ouvrage, après avoir fait le procès, à l'aide de documents inédits, du Comité « Union et Progrès », l'auteur expose ses vues sur la possibilité de la débalkanisation de l'Orient et la nécessité du maintien du Sultan-Khalife comme seul moyen susceptible d'éviter l'impérialisme usurpateur du Hedjaz, impérialisme fanatique, en quête d'un mouvement panarabe, si dangereux pour les Puissances Libérales, puissances musulmanes.

Ce remarquable livre d'un sociologue et d'un homme politique de premier ordre se dégage de toute équivoque et aboutit aux conclusions les plus nettes.

La péroration de l'ouvrage retiendra toutes les attentions françaises. L'auteur, au nom de la Turquie et dans l'intérêt turc, réclame la reprise par la France de son antique mission en Orient, et l'exercice de tous nos droits séculaires dans une Turquie redevenue notre amie et notre alliée.





Dessiné par M^{lle} Mici MARKOVA, à Hradec Králové
(Königgrätz).

En souvenir de la libération de l'auteur (fin 1918).



DUKAGJIN-ZADEH BASRI-BEY

L'ALBANIE INDÉPENDANTE

ET

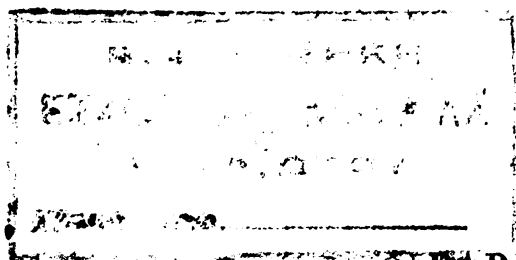
L'EMPIRE KHALIFAL

OTTOMAN

Il faut descendre du rêve dans la réalité...
 L'Albanie n'est pas un pays mort : il est en pleine
 vie ..
 Pour être maître de l'Albanie, il faudrait dénicher
 ses habitants jusque dans leurs nids d'aigle...
 Musulmans et catholiques acceptent-ils, et sous
 quelle forme acceptent-ils, leur séparation d'avec la
 Turquie ?

Gabriel HANOTAUX.

PRÉFACE DE CLAUDE FARRÈRE



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
 PERRIN ET C^o, LIBRAIRES-ÉDITEURS
 35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1920

Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

*Vingt-cinq exemplaires numérotés sur papier vélin
Lafuma.*

Copyright by Perrin et Co, 1919.



A LA MÉMOIRE DE MON VIEIL AMI

LORD KITCHENER

LE GRAND MORT DE LA GUERRE

*En témoignage
de ma fidélité à son inoubliable souvenir.*

D. ZADEN B. BEY.



Handwritten signature
 1916-1918
 1. Sep. 1916
Handwritten signature
 2. Nov. 1918
Handwritten signature
 3. Dez. 1916
Handwritten signature
 3. Jan. 1917
Handwritten signature
 8. Feb. 1917
Handwritten signature
 2. März 1917
Handwritten signature



*Entfällt (unförmig, fälschlich)
 Auf Blatt 10
 des Bandes, am 16. Mai 1916*

Handwritten signature
 Rosen

EN CAPTIVITÉ!



Byl od 17. dubna roku 1916 internován v rakousko-uherských posádkách, Dukagjinský kníže Dr. H. Baszibeg byl osvobozen státem Československým.

Užívaje dotud přátelského pohostinství vojenské nemocnice Republiky v Hradci Králové, vydává se na cestu do Hélovan-les Bains /u Kaira v Egyptě/.

Vojenské úřady československé z téže pohostinské starosti nařizují jeho ordonanci - pěšákovi Josefu HORÁKOVÍ aby mu usnadnil cestu až na italskou hranici /via Praha, Vídeň, Lublan/.

Interné, depuis le 17 avril 1916, dans les garnisons austro-hongroises, le prince de Dukagjin Dr. H. Baszibeg est libéré par l'état tchécoslovaque.

Hospitalisé amicalement par l'hôpital militaire de la République à Hradec Králové, il se met en route à destination de Hélovan-les Bains /près le Caire, Égypte/.

Faisant suite à ses bons soins, l'autorité militaire tchécoslovaque charge l'ordonnance infanteriste Josef HORÁK de rester à son service et faciliter son voyage jusqu'à la frontière italienne / via Prague, Vienne, Laibach/.

V Hradci Králové, dne 15. ledna 1919.



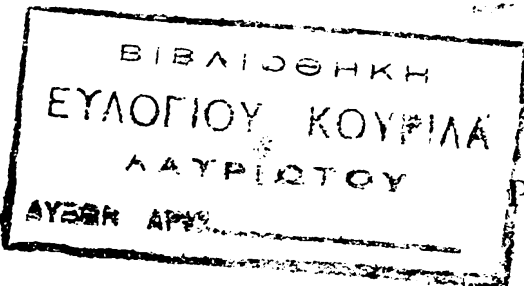
LIBÉRÉ PAR LA BOHÈME LIBÉRÉE





**BROUILLON AUTOGRAPHE DE CLAUDE FARRÈRE
AVEC SA DÉDICACE A L'AUTEUR**





PRÉFACE

Même aux sombres heures qui virent un gouvernement traître à son pays jeter la Turquie dans les bras de l'Allemagne..... je me trompe ! abaisser la Turquie sous le joug allemand, je n'ai jamais cessé d'aimer les Turcs, et de faire mienne la parole si noble du général apôtre, — comme l'ont surnommé ses soldats, — Gouraud : « Le Turc est un adversaire, non un ennemi de la France ».

Certes. Est-ce que quatre cents ans d'amitié et d'alliance, de cette alliance que scellèrent Soleiman le Magnifique et François I^{er} se peuvent jamais oublier ? Non. Et, puisque nous voilà réveillés du cauchemar, sachons comprendre que *la* Turquie ne s'est jamais battue contre nous ; pas plus que *la* Pologne, pas plus que *les* Tchéco-Slaves ; quoique *des* Polonais, *des* Tchéco-Slovaques et *des* Turcs, enrôlés de force dans les armées prussiennes, autrichiennes ou *jeunes* turques aient marché contre nos armées. — Tous d'ailleurs l'ont fait à contre-cœur, et tristes jusqu'à la mort. Une preuve : le Turc, certes, est brave autant que nous-mêmes ; et mieux que brave, guerrier. Cependant, il ne se trouva pas dans tout l'Empire ottoman et d'un bout à l'autre de la guerre, UN SEUL Turc pour contracter un engagement volontaire contre la France !

Moi, Français, j'avoue trouver plus de vraie sympathie, j'oserai dire de vraie, de profonde inclination dans cette abstention d'un adversaire, dans cette sourde mais nette protestation contre l'ordre reçu de combattre que dans la

a



bruyante mais tardive collaboration d'un autre peuple qui, quelques mois avant de se proclamer notre meilleur allié et de prodiguer à nos ennemis faiblissants les insultes et les coups, — coups de pied de l'âne, — les prodiguait tout pareillement à nous-mêmes par toutes les rues de sa capitale... oui d'Athènes, après nous avoir, pour comble, pris en traîtres, préférant à la bataille l'assassinat.

N'importe. J'aime les Turcs, on sait pourquoi ; je l'ai maintes fois proclamé. J'aime pareillement les Albanais ; et j'ai peur de ne l'avoir jamais dit.

..... Je ne l'ai jamais dit, au fait, parce qu'il me paraissait superflu de le dire. Qu'est-ce donc, Albanais, sinon Turc ? De tous les peuples balkaniques, en est-il un seul qui ait protesté plus vivement que le peuple d'Albanie contre son arrachement de la vieille patrie ottomane ? Aucun. Et tandis que Grecs et Bulgares injuriaient à l'envi leur ancien maître, — maître bien doux, puisqu'il les avait tolérés, puisqu'il avait pardonné leurs vols, leurs meurtres, leurs pillages¹ cinq siècles durant, puisqu'il avait souffert que tant de bandits, comitadjis, brigands divers, et voleurs furtifs se mêlassent à l'honnête population turque, sans jamais être tentés de faire ce qu'ont fait si souvent dans toutes leurs colonies les nations occidentales : supprimer le mal en supprimant le malfaiteur ! — tandis que Grecs et Bulgares insultaient leurs compatriotes de la veille, les Albanais gardaient à l'empire et au khalife le respect et la douloureuse tendresse d'un enfant bien né pour la mère et pour le foyer qu'on le force à quitter.

Cela seul m'eût fait aimer et estimer le peuple d'Albanie si je n'avais pas depuis bien des années déjà appris à l'estimer et à l'aimer.

C'est à Stamboul qu'on me l'enseigna. Et mon maître

1. Pour les incrédules : qu'on se rappelle le sens précis qu'a pris en France le mot « grec » devenu adjectif ou substantif commun ; et qu'on se rappelle que *Bulgare* a donné dans la langue française le mot *hougre*, à peu près aussi déshonorant que le mot *grec*. C. F.



d'école fut une princesse polonaise, que je rencontrais un jour en Anatolie. Ma promenade m'avait amené tout à fait par hasard au village d'Adampol... Adampol, village (des fils) d'Adam... Sa promenade l'y avait amenée pour y faire du bien : le village est pauvre. — A ce propos, j'oubliais de le dire : Adampol est un village polonais. Comprenez : non seulement un village peuplé de Polonais, mais un village organisé, administré et régi à la polonaise. Après le troisième partage de la Pologne, ce ne fut qu'en territoire turc que les Polonais résolus à continuer de l'être purent obtenir de la nation et du prince qui les accueillait le droit de se réfugier, à l'abri du cimetière ottoman, un semblant de patrie. Le padishah leur consentit toute liberté, toute franchise, toute indépendance ; leur octroya terres, foyers, tout le nécessaire ; leur octroya encore force privilèges, l'exonération du service militaire, entre autres ; et, enfin, leur fit cette charité suprême de vouloir bien leur conserver lois, coutumes, usages, administration, constitution, religion, code même, magistrats et chefs à eux, de chez eux ; bref, leur rendit une Pologne au sein de la Turquie.

Je passe encore..... et je reviens à Adampole et à ma princesse. Je la rencontrai au seuil d'une cabane turque isolée, non loin du village ; j'avais soif et buvais la boisson nationale des Osmanlis : un verre d'eau de source.

— Oh ! me dit la princesse, vous buvez ainsi dans une maison inconnue, un verre d'eau servi par un homme inconnu?..... imprudence, monsieur : il y a de mauvaises sources, et des hommes sans foi.....

M'ayant pris mon verre d'un geste prompt, elle regarda, non l'eau du verre, mais le visage de l'homme qui l'avait apporté.

— Buvez, me dit-elle, après avoir regardé. Cet homme est Turc : nul risque ; un Turc ferait une lieue à pied pour aller remplir sa cruche à la bonne fontaine plutôt que d'offrir à un passant un verre d'eau puisé à son puits douteux. Je n'en



dirais pas autant du Grec ni de l'Arménien ! ceux-là sont plus ménagers de leurs pas ; le plus proche robinet, voilà leur affaire. Quant au Bulgare, il fera volontiers du chemin, mais pour vous aller quérir l'eau la pire ; vous êtes étranger, vous êtes ennemi.

— Et l'Albanais ? demandai-je.

— Oh ! dit-elle, l'Albanais, c'est autre chose ! lui, pour vous, son hôte, fera deux lieues s'il le faut ; et vous n'aurez pas seulement une eau saine et sûre, vous aurez l'eau de la meilleure source du pays, fût-elle la plus lointaine.

Et voilà pourquoi j'ai de bonne heure su priser les Albanais à leur prix.

Sur quoi, j'entends le rire indulgent des bons parisiens « avertis » qu'on ne prend pas au piège des belles paroles :

— Vous êtes poète, monsieur le préfacier. Toute vieille chose, tout être primitif vous ravit, on le sait. Vous aimez les Albanais parce que les Albanais sont des sauvages. Mais...

— Pardon ! des sauvages ? Holà ! Vous tombez mal ! je viens de recevoir le texte que voici qui m'est envoyé par un groupe de ces gens, que vous avez si tôt fait de baptiser sauvages : par un groupe de jeunes Albanais qui d'avance m'honorent de leur confiance et de leur sympathie parce qu'ils savent que j'aime les Turcs, hommes justes, et que j'ai défendu leur juste cause. Lisez ! je n'ai rien à dire de plus...

Si, pourtant ! j'ai à dire ceci, que le fond du texte que je publie ci-dessous n'importe peut-être pas moins que sa forme. Quand j'écris ce mot, forme, j'entends n'en pas limiter le sens à la correction du langage. Ceux qui m'ont écrit savent à merveille le français, et voilà déjà de quoi charmer la France.

Il s'agit ici de cœur et d'esprit. Qu'on y prête attention : on aura tôt fait de constater que l'esprit et le cœur de l'Albanais semblent calqués sur le cœur et l'esprit du Français. Même vivacité ; même ironie légère et narquoise ; même ferveur profonde et cachée ; bref, même cœur et même esprit,



celui-ci s'appliquant, comme chez nous, toujours comme chez nous, à cacher celui-là :

LES DROITS DES GRECS

SUR

CONSTANTINOPLE, SMYRNE, ETC.

Les légitimistes grecs ayant entrepris de renouer la tradition, examinons si leurs droits sur Constantinople et Smyrne sont fondés sur des assises qui leur permettent de caresser de longs espoirs et de vastes pensées.

Le nom de Constantin le Grand évoque, dans l'esprit, un personnage, un empereur de Byzance, grec de race et de religion. Là-dessus, la propagande panhellénique et les admirateurs de l'ancienne Grèce, de fonder des droits à la succession de ce Constantin le Grand en faveur du roi Basileus de la Grèce actuelle. C'est, peut-être, une des raisons pour lesquelles M. Venizélos qu'on sollicitait de fonder une république, la République athénienne, en lui offrant la présidence, déclina cette proposition et se prononça — il faut le féliciter de son désintéressement patriotique — pour le maintien de la dynastie afin de ne pas laisser périmer les droits que seul un souverain était en mesure de faire valoir à la succession d'un autre souverain, l'empereur Constantin le Grand.

Nous n'aurons pas l'impertinence de contester ces « vérités » qu'ils nous ont si pieusement transmises; mais qu'on nous permette d'extraire, à titre de renseignement, ces quelques lignes d'une étude sur Constantin le Grand faite par un savant, ancien membre de l'Institut de France. Si les panhellénistes éprouvent quelque ennui à apprendre que Constantin le Grand ne fut grec ni de race, ni de religion, que leurs malédictions retombent sur ce savant français, qui a écrit à une époque assez lointaine de la nôtre pour ne pas être suspecté de s'être vendu aux Turcs pour desservir leurs



« justes » prétentions et leurs droits historiques sur Constantinople. Ce savant était même un romantique de l'école de Victor Hugo (Canaris! Canaris!) et de Lord Byron qui se fit tuer par les Grecs à Missolonghi.

1° *Grec de race!*

« Constantin, empereur, surnommé le Grand par ses panégyristes, honoré comme saint par l'église grecque, tyran hypocrite et sanguinaire... né en Angleterre;... soixante-dix auteurs de différents pays adopteront ce sentiment sans l'examiner, mais Julius Firmucus écrivain du iv^e siècle fait honneur de sa naissance à la ville de Naïssus en Dardanie¹... On en sait moins sur sa mère Hélène. Les uns avancent sans preuves qu'elle était fille du roi breton Coelus, et Nicephore le seul ancien qui en parle, lui donne pour père un cabaretier de Drepanum en Bithynie. On est également réduit à des inductions pour savoir si Hélène fut la femme ou la concubine de Constance-Chlore, père de Constantin (Constance-Chlore un empereur romain, un latin). »

2° *Sur la religion et la piété de Constantin.*

« Constance-Chlore (un païen) qui avait favorisé les chrétiens, avait sans doute entretenu son fils de leurs dogmes; Constantin sentit la nécessité de caresser les prêtres de cette religion nouvelle, d'attirer dans son parti ceux que renfermait l'Italie et qui souffraient avec peine de la tyrannie de Maxence (un compétiteur de Constantin). C'est alors que dans les plaines de Picardie² apparut cette croix de feu avec l'inscription : « In hoc signo vinces »; mais les récits sont ici tellement confus qu'il est impossible de se reconnaître. Ce n'est que quelques années après qu'Eusèbe de Césarée en parle sur le témoignage unique de Constantin. Il

1. Dardanie, ancien monde de la Troade. — Dardanus, fondateur de Troie, ancêtre des Troyens (ennemis des Grecs) et des Romains.

2. D'autres disent à Rome, à Besançon, à Trèves.



n'en est question ni dans Optacien, Porphyre et autres panégyristes du temps, ni dans le traité de Lactance qui fut écrit deux ans après cette vision. Eusèbe est le seul qui la mentionne, et c'est sur le serment du seul homme qui fut intéressé à propager cette fable... Un prodige qu'on assure avoir été aperçu de toute l'armée n'est connu d'Eusèbe que par le récit de Constantin ; et cet empereur est encore obligé de le lui attester par serment... Ce n'est point assez de ce miracle, Eusèbe fait apparaître le Christ lui-même à Constantin et assure gravement qu'aucun des soldats chargés du *labarum* ne fut jamais blessé !... C'est par ces prodiges ou ces artifices qu'il suppléa à la faiblesse de son armée.

.....Constantin ménagea les païens de son empire en faisant rebâtir le temple de la Concorde à ses dépens, en continuant même de prendre le titre de pontifex-maximus, ce qui prouve qu'il n'était pas exclusivement attaché à la religion nouvelle... et on ne saurait passer sous silence une loi qui atteste encore son incertitude religieuse en permettant aux auspices de consulter les entrailles des victimes. Il est vrai que pour satisfaire les chrétiens, il ordonnait en même temps la célébration du dimanche et la sanctification du vendredi.

Les controverses des chrétiens attirèrent alors son attention, et le héros disparut au milieu de ces disputes ridicules pour ne plus se montrer que le docile instrument des évêques, qu'il appelait ses frères bien-aimés. En 325, il assembla et présida le Concile de Nicée où fut expliqué ce dogme de la Trinité qui avait produit tant d'hypothèses, de contradictions et de troubles.

Constantin ne reparut à Rome que pour y essayer des injures qui le dégoûtèrent à jamais de cette résidence. Les Romains qui tenaient encore aux dieux du paganisme, lui témoignèrent de l'aversion et du mépris. Cette aversion s'accrut alors au spectacle des nouveaux crimes qui souillèrent



la vie de Constantin¹. Sur une fausse accusation de sa femme, Fausta, il fit mettre à mort son propre fils Crispus. Le jeune Licinius, son neveu, subit le même sort. Mais l'innocence de Crispus ne tarda pas à éclater et, loin d'éprouver les remords que devait lui prêter, dix siècles plus tard, le grec Codinus, Constantin ne trouva pour venger son malheureux fils qu'un nouveau crime à commettre : Fausta, accusée en outre d'un commerce adultère avec un esclave, fut étouffée dans un bain, et les complices que les délateurs s'empressèrent de lui trouver furent détruits par le fer et le poison. Eusèbe de Césarée n'a garde de raconter ces faits odieux, et son silence a encouragé les moines grecs à les nier ; mais saint Jérôme les donne pour vrais et n'hésite pas à les traiter de cruautés inouïes. La haine des Romains s'en accrut ; des placards injurieux furent affichés aux portes du Palais. Ces manifestations populaires rendirent le séjour de Rome insupportable à Constantin et il ne songea plus qu'à punir cette ville en transportant ailleurs la capitale de l'Empire... et pour déguiser les véritables causes de ce changement de capitale, il eut l'hypocrisie de proclamer que l'ordre exprès de Dieu lui commandait de la transporter à Byzance.

Ce fut le 26 septembre 329 qu'il jeta les fondements de sa nouvelle capitale... Les largesses du fondateur y attirèrent le menu peuple de Rome. Des sénateurs même l'y suivirent en assez grand nombre... de grandes dignités y augmentèrent l'éclat de la Cour Impériale et les nouveaux Romains remplacèrent par le faste et les cérémonies de la représentation la simplicité des mœurs et des vertus qui avaient distingué leurs ancêtres...

..... Rien n'accuse plus fortement l'imprévoyance de Constantin et la petitesse de ses vues que ces institutions et ces

1. Il avait livré aux bêtes féroces les rois francs Ascaric et Rigaise ; dans sa quatrième campagne de Germanie, il avait fait dévorer ses prisonniers par les bêtes du cirque.



changements, que des flatteurs ont appelés la *divine hiérarchie*... Il oubliait sa gloire pour ne montrer au peuple que la vaine pompe d'un despote asiatique. Alors parurent ces titres fastueux dont les nations modernes se sont emparées, *les illustres, les respectables, les honorables*, appellations orgueilleuses qu'il appliquait aux officiers de l'Empire, suivant le rang qu'il leur avait donné. Il y ajouta les titres de *votre sincérité, votre gravité, votre éminence, votre excellence, votre sublime grandeur, votre magnifique altesse*, auxquels les grands attachèrent bientôt plus de valeur qu'à la gloire d'une bataille... C'était une nouvelle Rome, mais une Rome précaire et périssable qu'il fondait avec sa nouvelle capitale.

....Les évêques ariens (qu'il avait bannis au Concile de Nicée) revenus à la Cour... obtinrent de lui la condamnation et l'exil de l'évêque d'Alexandrie Athanase (qu'il avait soutenu au Concile de Nicée) et la réhabilitation d'Arius (qui fut par lui exilé après ce même concile).

Pressentant sa fin prochaine, il se fit administrer le baptême par les mains d'Eusèbe de Nicomédie, prêtre arien de cette secte qu'il avait persécutée, et après sa mort, l'Église grecque inscrivit au rang des apôtres ce prince... dont les qualités furent ternies par une ambition démesurée, par un naturel féroce, par des penchants voluptueux, et par une prodigalité qui le força de surcharger le peuple d'impôts... Dans l'éloquent tableau que Gibbon a tracé de ses vertus et de ses vices, cet écrivain judicieux remarque que Constantin avait pris Auguste à rebours, et qu'il avait fini comme Auguste avait commencé... Trente ans après sa mort, cette race si féconde et si sanguinaire, était réduite aux empereurs Constance et Julien. C'était bien la peine de se faire chrétien pour renouveler les crimes des Atrides; aussi Scaliger avait raison de dire que Constantin était aussi peu chrétien que lui Tatar¹. »

1. Viennet (de l'Académie Française, dans le Dictionnaire de la conversation), Paris, édition 1835.



Ce jugement de M. Viennet est corroboré par les historiens modernes de tous les pays, à l'exclusion des historiens grecs, bien entendu... En réalité, « l'empire byzantin ne répondait à aucune nationalité, et l'on peut même croire que le titre de romain qu'on lui donnait avait la même portée que celui d'Ottoman attribué à l'Etat qui l'a remplacé. L'ancien Empire d'Orient était romain de tradition et chrétien par l'esprit, et la question de race n'y joua aucun rôle. Les empereurs y portaient les noms d'Auguste et de Romain, quoique tous fussent d'origine diverse : Thraces, Arméniens, Isauriens, Cappadociens, etc. ¹ » dont le plus illustre est Albanais ².

3° *L'Albanie, Smyrne...*

Pas un bon philhellène ne saurait souscrire à une conclusion aussi subversive de la « Megali Idea ». C'est une hérésie contre laquelle nous nous élevons, et nous dirons avec les Grecs irrédimés que les Grecs étant descendants des Pélages, l'Albanie et le Caucase leur reviennent de droit, comme Marseille, d'ailleurs, dont Constantin fit la conquête. Mais comme il leur est bien difficile de conquérir la Marseille française, il est donc juste qu'ils tentent de se rattraper sur la Marseille ottomane, Smyrne.

Avant de fonder la nouvelle capitale de son empire, Constantin le Grand fut maître de la Gaule, de l'Italie, de l'Espagne et de l'Angleterre où il naquit : les conséquences se devinent...

4° *La Thrace...*

Le lieu de naissance jouant un grand rôle dans les reven-

1. Bareille, « Les Turcs ».
2. Fils d'Albanais, né dans une simple cabane de paysans skiptars mais élevé au sein du latinisme, Justinien est cet empereur législateur et artiste qui fit construire la Sainte-Sophie.
Ses codes sont en latin et non en grec.



dications nationales grecques, c'est à bon droit que ceux-ci revendiquent la Thrace parce qu'Orphée y est né !¹ et Smyrne, parce qu'Homère paraît-il y a vu le jour !² Bien qu'hypothétiques, ces titres sont incontestables et il faut espérer que la France, toujours chevaleresque et généreuse, ne leur opposera pas les droits sur le bas Empire qu'elle pourrait invoquer à son tour, en leur rappelant que les Baudoin, comtes de Flandre, furent des empereurs latins, qui régnèrent à Constantinople et à Jérusalem de 1204 à 1261. C'est un droit qu'elle laissera périmer volontiers pour ne pas faire de peine à la Grèce, dont la politique mégalomane et panhellénique a frayé le chemin aux Allemands en Turquie. Ce fait qui a passé inaperçu dans la tourmente, mais qui fut gros de conséquences, l'Histoire implacable, qui épulche les moindres feuillets des archives, lui donnera toute l'importance qu'il mérite. La Grèce tôt ou tard en subira le redoutable contre-coup dont le développement fatal la mettra en pièces, comme elle l'a fait elle-même pour l'Albanie et l'Empire ottoman.

5° *Le mirage historique.*

Lorsque Théodose partagea l'Empire entre ses deux fils Arcadius et Honorius, l'empire de Byzance comprenait en Asie les contrées situées en deçà de l'Euphrate, les côtes de la mer Noire et de l'Asie Mineure ; en Afrique, l'Égypte ; en Europe, tous les pays compris entre les détroits jusqu'à la mer Adriatique et le Danube. Non seulement il survécut mille ans à l'Empire d'Occident, mais il s'agrandit encore par l'adjonction de l'Italie et des côtes de la Méditerranée. Pourquoi les Grecs ne feraient-ils pas valoir à la Conférence tous ces droits historiques ? Par contre, des seigneurs fran-

1. L'érudition moderne a prouvé qu'Orphée ne fut pas un homme mais un mythe.

2. On sait que sept villes, qui ne sont pas toutes en Asie Mineure, heureusement, se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour.



çais et italiens étant devenus rois de Thessalie (marquis de Monferrat), ducs de Bithynie, d'Achaïe, d'Athènes, de Négrepont, de Naxos, etc., n'est-ce pas toute la Grèce qui pourrait être revendiquée par la France et l'Italie ? Mais que de tourments nouveaux toutes ces exhumations historiques provoqueraient au sein de la Conférence, plus embarrassée aujourd'hui qu'Ariane, fille de Minos le Crétois, qui inventa le fil conducteur pour trouver une issue au Labyrinthe. Un de ses descendants, Venizelos, est venu offrir à l'aréopage (où Minos, Eaque et Radamante se sont multipliés par vingt), toute une bobine au bout de laquelle il a accroché la solution de l'oracle qu'il rapporte de Delphes au problème de la Paix : Constantinople aux Grecs ou à défaut de Constantinople, Smyrne. Smyrne, ou à son défaut la Thrace, ou à défaut de celle-ci un morceau d'Albanie. Mais les Grecs savent-ils qu'en France « la mendicité est interdite ».

UN GROUPE D'INTELLECTUELS ALBANAIS.

Eh bien ! avais-je tort d'affirmer que la jeune Albanie garde à sa vieille mère turque les sentiments d'une fille ?

Sans doute, le courant de la vie ne se peut remonter. La Turquie, peu à peu dépouillée de ses Balkans de jadis, n'y saurait aujourd'hui reconquérir son hégémonie des siècles passés. Il n'est pas question de rendre purement et simplement au Sultan Khalife sa province d'Albanie, même alors que cette province, Alsace-Lorraine de l'Orient, pleure encore, après six ans comme au premier jour, sa patrie d'autrefois. Mais il est question de ne pas courber sous le joug étranger, sous un joug abhorré, — qu'il soit italien, qu'il soit grec, — un peuple d'hommes honnêtes, sains, forts et civilisés suffisamment pour écrire la lettre que vous venez de lire à un inconnu qu'ils espèrent — à bon droit — convaincre de la justice de leur cause.

..... Il est question d'un peuple libre, qui veut demeurer libre. Il est question d'une Albanie que l'Europe refuse de



restituer au Sultan Khalife. Cette Albanie qui ne peut redevenir turque, refuse de devenir italienne, refuse de devenir grecque, et veut demeurer Albanaise.

Nous, Français, qui venons de nous battre cinquante et un mois pour libérer l'Alsace-Lorraine et pour libérer la Pologne, allons-nous permettre qu'on enchaine aux portes de l'Europe une nouvelle Pologne, une nouvelle Alsace-Lorraine ?

Voici un livre, d'ailleurs, qui d'avance proteste contre cette impossible iniquité. Et l'homme qui le signe n'est autre que Basri-bey, prince de Dukagjin. Nul n'ignore que les premiers Dukagjin sont les rois législateurs d'Albanie. Nul n'ignore que le dernier représentant de cette noble race Dukagjin-zadeh Basri-bey, condamné par les Jeunes Turcs à Stamboul et arrêté par les Austro-Allemands en Albanie, fut interné en Bohême, — chez d'autres amis à nous, forcés de nous combattre, — et délivré par les troupes françaises victorieuses dont le poète Nicolas Beauvuin fut le premier officier français qui, en pays tchèque libéré, eut l'honneur de serrer la main au bey, également libéré de tous ses oppresseurs.

Ce qu'on ignore peut-être, c'est que les Jeunes-Turcs antérieurement, avaient essayé d'assassiner le prince, coupable d'un complot, — très réel d'ailleurs, — et dont le malheureux Yousouf Izzeddin, prince héritier de Turquie, était la tête, comme Basri-bey en était l'âme ; complot qui, s'il avait réussi, eût délivré la Turquie de ses despotes et l'eût rejetée dans les bras de sa perpétuelle alliée, la France... La guerre en eût été abrégée.

Quelle meilleure preuve de ce que j'affirmais tout à l'heure, que l'Albanie garde toujours son cœur à la Turquie et ne cesse de regarder par-dessus la Macédoine et par-dessus la Thrace, vers Stamboul et vers le Bosphore, vers Constantinople ?

Constantinople... à cheval sur l'Europe et sur l'Asie, sur l'Occident et l'Orient... l'Occident civilisé, ou soi-disant



tel ; l'Orient primitif, quoique millénaire, mais toujours jeune, donc toujours noble ; Constantinople, trait d'union des deux civilisations, des deux religions, la musulmane et la chrétienne... Haroun ar Rachid et Charlemagne... Souleïman le Magnifique et François I^{er}... la Chrétienté, l'Islam, si proches, par tous leurs dogmes, par toute leur morale, par tous leurs commandements, qu'il serait enfin temps de ne les plus opposer l'un à l'autre, mais plutôt unir, j'ose dire, unifier ; Constantinople, place de la Concorde toute désignée, toute prédestinée pour cet apaisement magnifique, et pour les conférences qui la réaliseront ; pour ce Congrès par quoi s'achèveront les éternelles discordes balkaniques, européennes peut-être ; Constantinople, berceau de cette paix mondiale qui, tôt ou tard, conciliera les ennemis les plus irréconciliables... Constantinople, hier capitale de l'empire romain d'Orient... (Romain, et non Grec : qu'on s'en souvienne ! les empereurs romains avaient conquis et subjugué la Grèce ; la race des Phidias et des Démosthène était, depuis beaucoup de siècles, morte, morte à jamais ; et la Grèce avait commencé son apprentissage d'esclave ; preuve éclatante qu'elle n'avait plus rien de l'antique Hellade !...) Constantinople, aujourd'hui capitale de l'empire des Khalifes Ottomans ; Constantinople, enfin, la ville qui fut Byzance, le Stamboul d'à présent, et qui est devenue davantage, englobant avec Stamboul, Péra, Galata, Taxim, Nichantach, trente faubourgs... la Ville inventée par Constantin le Grand, élargie par les trente-sept grands Padishahs, ses héritiers légitimes, de par le glaive et de par le génie... Au fait, je parle ici des Albanais : sait-on que ces trente-sept grands Sultans de l'Histoire se choisirent, l'Histoire le constate, trente-sept premiers ministres, trente-sept grands-vizirs Albanais ?... Constantinople, miraculeusement épargnée par la guerre qui vient de finir, peut-elle ne l'être pas par la paix qui commence ? Peut-elle tomber au rang de ces ports prétendus libres, véritablement neutres et esclaves, qui n'ont



ni patrie, ni drapeau, de ces ports, moribonds d'avance, et que cette chose plus barbare encore que son nom, l'internationalisation, achève de tuer? Non, non et non. Constantinople doit rester Constantinople; elle le doit à elle-même, elle le doit au monde, à l'humanité, à la planète, elle doit continuer d'être ce qu'elle fut toujours, ce qu'elle est encore: l'adorable cité chère aux artistes de tous les arts, hospitalière aux voyageurs de tous les pays, sûre aux marins de tous les pavillons, précieuse aux marchands de tous les négoces, bonne et facile aux habitants de toutes les origines et de toutes les races. Cela, comment voulez-vous qu'elle le soit, comment voulez-vous qu'elle puisse l'être si ce n'est en demeurant ville indépendante, libre, capitale souveraine d'un état souverain. — Cet état souverain, que voulez-vous qu'il soit, sinon la capitale de l'empire des Khalifes, des Sultans, des Padishahs, par hasard quelqu'un aurait-il conçu l'idée folle d'en faire une capitale grecque ou bulgare, voire italienne, russe, que sais-je? La belle occasion de rouvrir ses grilles au sinistre démon de la guerre si péniblement encagé. La question d'Orient est toujours pendante. Allez-vous mettre Constantinople aux enchères et jeter sur le feu qui couve ce déluge de pétrole? Constantinople turque, — ou la guerre inévitable, voilà l'alternative qui se pose aujourd'hui devant les vainqueurs de 1918, arbitres du monde, qu'ils y prennent garde! Ils ont su vaincre, ils ont su pacifier, qu'ils sachent profiter de leur victoire et fonder une paix durable.

Éternelle la question d'Orient? Oui... à moins d'une solution que j'ai trouvée dans le livre que voici et que j'ai le grand honneur de présenter au public de France comme un bon et noble livre où l'esprit de parti n'a pas pu glisser l'ombre même d'un mensonge: je l'affirme hautement, et prends la responsabilité de mon observation... Éternelle, la question d'Orient, oui, à moins de ce pas hardi vers l'avenir qui est peut-être aussi, ma foi, un pas vers le passé, —



meilleur que le présent... Éternelle, à moins d'une Fédération des Balkans, Fédération que précéderait forcément la Fédération Ottomane de tous les Etats turcs d'Asie, soit Mineure, soit Centrale... et le congrès d'Erzeroum fait déjà prévoir cette première Fédération-là... Thrace, Anatolie, Azerbaïdjan, Transcaucasie, pays riverains de la Caspienne, Turkestan, c'est une chaîne continue, et si bien forgée qu'on ne s'étonne pas de voir, à l'heure qu'il est, tous ces peuples s'éveiller les uns après les autres au sentiment de leur existence nationale. A la Fédération Ottomane succédera la Fédération Balkanique, Fédération préparée par les conférences pacifiques de Constantinople que j'ai évoquées tout à l'heure. La presque île unifiée; les États-Unis d'Orient, tous indépendants, tous vivant leur vie intérieure propre, mais n'ayant qu'une politique extérieure et qu'une capitale fédérale, le Washington Oriental : Constantinople. Noble rêve, qu'il serait temps de réaliser : la débalkanisation des Balkans... il y a un volcan dans les Balkans qu'on s'en souviendra aussi.

Vers cette débalkanisation-là qui précéderait enfin la débalkanisation de l'Europe entière, l'unique chemin, c'est le maintien du statu quo : Constantinople turque et turque pour toujours. M'est avis qu'il est pourtant temps, comme dit la chanson, d'en finir avec ce vieux mot d'ordre barbare, sectaire et fanatique : « Chassons le Turc de l'Europe », et qu'il est pourtant temps aussi de se rappeler la Déclaration des Droits de l'Homme d'où se détache cet autre mot d'ordre plus moderne, plus équitable, plus intelligent aussi : « Tous les hommes libres et égaux, même les hommes turcs, toutes les nations libres et souveraines, même la nation turque ; chacun propriétaire de son patrimoine ne le possédât-il que depuis cinq siècles. » Et personne, ne pouvant être inquiété ou molesté pour ses opinions, même religieuses, sa religion fût-elle la religion des Turcs.

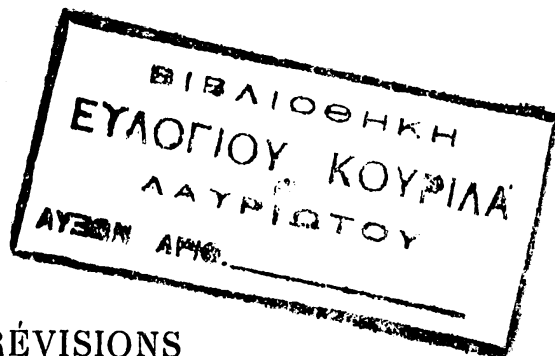
CLAUDE FARRÈRE.



PREMIÈRE PARTIE

LE PRÉSENT A LA LUMIÈRE DU PASSÉ





I

REMARQUABLES PRÉVISIONS

D'UN DES PLUS ILLUSTRÉS PENSEURS DE L'ORIENT

LIBÉRAL¹

Les neuf montagnes de Dibra-la-Basse et de Dibra-la-Haute forment cette région pour ainsi dire classique dont le rôle historique a toujours eu la plus grande influence sur les affaires non seulement albanaises, mais balkaniques aussi.

Le petit village nommé Kastriot, dépendant de Dibra-la-Basse, fut, de nouveau, le théâtre des batailles livrées entre le corps expéditionnaire du Comité... jeune-turc et les électeurs de Basri-bey, prince de Dukagjin.

Les ancêtres de notre héros, tels que les Dukagjin : Hassan pacha, Abbas pacha, Hamza pacha, Hassan Hamza pacha, Osmanbeg, Ali pacha, Metalibeg, etc., ainsi que les descendants des fameux frères Hidir et Mehmed Kuka de Dukagjin, se distinguèrent aux diverses époques de l'Empire ottoman, en contribuant à la grandeur de la patrie commune. Princes

1. Fethy pacha. Voir la note de l'auteur à la fin.



régnants albanais, les premiers Dukagjin représentèrent une vraie force intellectuelle, grâce à laquelle l'Albanie a été dotée d'une législation qui est encore l'unique Constitution traditionnelle des Montagnes Shkiptares !

Admirateurs de toutes les vertus et des qualités supérieures en général, ils n'ont vu dans la personne de Skenderbeg ni un rival, ni un usurpateur ; au contraire, ce dernier se trouvant souvent hors de l'Albanie, à cause des « *combinazione di guerra* », dut aux Dukagjin tout l'ordre qui régna en ces temps-là en Albanie.

Skenderbeg mourut en 1467. Deux ans après, au moment où Venise tâchait d'occuper Kroïa, l'Albanie était tombée dans l'anarchie absolue. C'est alors que le prince Alexandre (Leka) de Dukagjin proclama l'union personnelle turco-albanaise, en faveur de la dynastie d'Osman. En quittant ses frères qui s'entrequerellaient encore, il présenta à l'Empereur des Ottomans, Mahomet le Conquérant, son fils Nkol Leka qui prit alors le nom turc de Metabeg de Dukagjin (Dukagjin-zadeh Mehmed-bey 1469).

L'étude de l'histoire nous montre que, si l'on excepte l'incomparable génie d'Alexandre le Grand¹ et le talent militaire de son homonyme Skenderbeg (Alexandre le Petit), il n'a pas existé en Albanie d'autre élément national d'ordre que les Dukagjin les Législateurs.

1. Alexandre le Grand et Achille sont les plus illustres fils de la vieille Albanie.



Grâce à cet amour héréditaire de la justice, Basri-bey ne pouvait être de ceux qui courbèrent la tête sous le régime... « jeune-turc ». Il n'a pas agi comme un séparatiste ou comme un Albanais farouche. Au contraire, il ne pense qu'à la « débalkanisation ». Il est donc un vrai Jeune-Balkanique, comme il le répète lui-même si dignement. En Musulman sage, il lutte avec le plus admirable courage civique pour un Orient européenisé. L'Orient doit pouvoir saluer directement l'Occident, dit-il, sans avoir besoin de l'intermédiaire de l'Europe centrale.

*
* *

L'histoire n'est qu'une répétition.

Skenderbeg fut un excellent homme. Pourquoi se révolta-t-il contre ses deux Padischahs? Un être humain d'une telle naissance est, toujours et partout, très sensible à la moindre insulte. Livré comme otage à l'âge de neuf ans au Palais impérial ottoman, il y reçut une instruction très soignée, en même temps qu'une éducation à la fois musulmane et militaire. Dix ans plus tard, il commandait en Anatolie une force militaire. Les archives mettent en évidence qu'il fut un bon Musulman. Mais après la mort de son père (1432), le Sultan donna sa principauté de Kroïa à un simple pacha bureaucrate, au lieu de l'inviter à prendre possession du poste de son père. C'est à partir de ce jour qu'il se donna secrètement à l'Église romaine, avec l'espoir d'y



trouver de l'appui pour réaliser ses vues. Dix ans après, un succès de Jean Hunyade occasionna sa fuite. S'il réussit d'abord à supplanter le pacha de Kroïa, moyennant un faux ordre arraché au secrétaire du Sultan, c'est en vérité grâce à Dibra qu'il consolida son pouvoir assez pour tenir tête durant vingt-quatre ans à nos armées ! Entre lui et nos généraux, l'issue des combats dépendait toujours de la maîtrise dans les neuf montagnes des deux Dibra. C'est là le cœur de l'Albanie.

Malgré l'éloquence de tant de centaines d'années, les coryphées du Comité « Union et Progrès », ignorants de l'histoire, n'y ont pas vu l'infranchissable Rubicon. Ils y portèrent une guerre... électorale ; leur tyrannie n'a connu nulle limite. Et cette région, si importante, a répondu au feu par le feu, pour sanctionner elle-même la réélection de son premier député, à la fois princier et démocrate, Basri-bey.

Skenderbeg n'était qu'un Basribeg d'il y a cinq siècles et demi !...

*
* *

A la veille de la bataille de Kossovo (1389), des Albanais sont avec le Sultan qui leur dit : « Notre but est d'inculquer aux Serbes la nécessité de la future collaboration turco-serbo-albanaise en vue de s'opposer à l'ennemi commun. » Sa Majesté Mourad (Amurat I^{er}) trouva la mort dans cette guerre et sa magnifique conviction avec lui.



Son successeur Bajazet la Foudre adopta la désastreuse devise suivante : « C'est le programme le plus restreint qui permet les réalisations les plus grandes. » Il commença par écraser les princes serbes afin de les remplacer par ses propres organes administratifs. La mort mystérieuse du souverain serbe Lazare l'y encouragea.

Plus sage que lui, Brankovitch lui proposa un arrangement déjà conçu par le Sultan défunt. Ce premier traité turco-serbe reconnaissait enfin la souveraineté de Brankovitch sur Kastoria et Ochrida. Mais le Sultan, dans le courant de la même année, donnait à Uskub une physionomie purement turque, en y établissant des colons turcs et tatars. Ainsi, cette ville, devenue une grande caserne ottomane, située sur la route de la Bosnie, etc., a été tout de suite placée sous l'autorité administrative d'un bey-fonctionnaire. Ce fut là la première cause de méfiance des Serbes contre nous
.....

*
* *

.....
Tel est le passé où nous avons perdu systématiquement toutes les occasions d'établir la vraie santé balkanique par une alliance turco-serbo-albanaise dont la nécessité est rendue évidente par la nature même des choses.

Les pages instructives de l'histoire balkanique



nous indiquent la ligne de conduite à suivre, au moins pour les Balkans de demain, où une débalkanisation est la condition *sine qua non* de la paix générale si menacée...

Le Sandjak de Novi-Bazar est l'antichambre de plusieurs maisons serbes, dont la plus petite s'appelle le Monténégro.

Les mêmes conditions qu'il y a cinq cent vingt-trois ans (15 juin 1389) nous inspirent aujourd'hui ce devoir salutaire, dont l'accomplissement seul assurera aux Balkans une physionomie normale et un équilibre moral, en même temps que tous les bienfaits matériels garantissant la paix générale.

*
* *

.
Notre but est la sécurité balkanique; nos forces morales et matérielles unies peuvent barrer le chemin à la poussée qui menace la paix européenne et qui s'agite sous le nom de Triplice, dans deux marches rivales, mais visant au même objectif¹. . .

Bien que le Roumain ne lise pas volontiers les articles de fond et se vante d'être un amateur des nouvelles de la « dernière heure », il a cependant tout intérêt à monter la garde devant ceux qui griment leur visage guerrier de beaucoup d'artifices équivoques, à la fois contre lui et contre nous, ainsi que contre le Serbe, etc...

1. L'impérialisme allemand et l'impérialisme italien.



Cela conviendrait au mieux à sa politique traditionnelle *in extremis*...

Les continuateurs d'Abdul-Hamid se sont déclarés pour les Puissances centrales dont l'une, l'Autriche-Hongrie, est beaucoup plus malade que notre Turquie actuelle...

En pratiquant cette politique de « nommer » les députés, c'est-à-dire en conduisant, plus atrocement qu'à la Stambouloff, une campagne électorale, arrosée entre autres par les caissons de notre artillerie, dans les circonscriptions albanaises, si dangereuses, Talaat n'a voulu ni voir ni croire que la destinée de la Turquie d'Europe dépend d'une Albanie non mutilée

La Turquie de demain s'occupera plutôt de l'Asie turque Mineure et Centrale que des Balkans, en réservant l'intégrité de la Thrace... Le quadrilatère « Roustchouk-Choumla-Silistrie-Varna » nous rappelle non seulement que là, la majorité est turque, mais aussi que depuis le coup de main bulgare qui aboutit à l'annexion de la Roumélie orientale, une autre frontière naturelle nous est devenue absolument nécessaire... Ce sont les Bulgares qui, en s'emparant de Philippopoli, nous ont privé du Kodja-Balkan, notre dernière frontière naturelle

Tout le salut balkanique, sinon tout le repos mondial, est intimement lié à cette mesure radicale, qui en finira avec une Albanie autrichienne, etc...

Ainsi, l'Adriatique débalkanisée, seule, peut libérer l'Orient européen des tutelles impérialistes. C'est la



construction des lignes Danube-Adriatique, transbalkanique, transalbanaise, etc., qui débalkaniseront l'Orient européen. Et une Italie sage n'a rien à y perdre...

..

Le régime criminel du Comité « Union et Progrès » et l'anarchie albanaise, sa conséquence, ont créé dans les Balkans une situation si grave que personne ne pourrait en préciser la portée, en ce qui concerne la paix en général.

La crise actuelle n'est qu'une continuation naturelle de la crise jeune-turque, causée par l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Cette offense intentionnelle du Ballplatz a été la première insulte étrangère dirigée contre le vrai régime parlementaire naissant, qui en fut mortellement blessé, de sorte que ses vrais grands enfants libéraux, méprisés du peuple atteint dans son patriotisme, ont dû se retirer pour faire, bon gré mal gré, place aux parasites soi-disant jeunes-turcs, à la tête desquels le baron Marschall von Biberstein retrouva enfin si facilement son ancienne influence prédominante acquise au temps d'Abdul-Hamid! C'est pour la même raison que le premier cabinet constitutionnel, celui de « Kiamil pacha », ami des Puissances libérales, fut renversé aussi avec la rapidité de l'éclair!...

Ce premier manque de respect, témoigné par l'avant-garde austro-hongroise de la Pangermanie,



ne se borna pas à ruiner l'existence de la Nouvelle-Turquie libérale à l'intérieur seulement; c'est toujours la même annexion qui, en réalité, fournit à l'Italie un prétexte « si inattendu et attendu à la fois » pour attaquer et annexer nos dernières possessions africaines.

La Jeune-Turquie métamorphosée, en se livrant à l'Allemagne d'Abdul-Hamid, a révélé l'état psychologique des bandits qui s'aplatissent devant leurs géoliers pour former avec eux en plein bague une nouvelle bande de complices!

Dans la vie des nations, il y a un moment décisif où il faut s'armer de franchise, d'une franchise sans condition, que la diplomatie surannée n'a pas l'habitude de montrer. C'est à cause de toutes les réticences diplomatiques que M. Pinon, en parlant des Balkans, a parfaitement raison de dire : « La politique se fait au jour le jour, sans plan, sans méthode, sans grandes vues : les événements conduisent les hommes, et non les hommes les événements. »

A propos de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, il émet encore le jugement suivant, éminemment actuel : « La continuité dans les desseins, la coordination dans les actes, la prévision lointaine, conséquence de la vision précise des réalités et de l'évaluation exacte des forces, c'est, dans l'histoire, la marque des grands maîtres de la guerre ou de la politique. Rien de tel n'apparait dans l'histoire de la crise balkanique...; dans la complexité des négociations, si l'on cherche un fil conducteur, on ne le



trouve pas, ou l'on en trouve plusieurs, qui s'enchevêtrent. »

C'est pourquoi nous voulons énoncer, sans équivoque, les grandes lignes, non seulement d'un programme, mais des décisions à prendre sans hésitation en vue de l'orientation fondamentale, seule capable d'assurer la confiance et la collaboration des vrais amis. C'est ainsi que la débalkanisation sera réalisée et que la question d'Orient — déjà assez éloignée de ses buts originaux — cessera d'exister.

Tout le monde est d'accord sur la nécessité de la « débalkanisation ». Si nous sommes dignes de faire de notre Constantinople une place de la Concorde, c'est à nous de le prouver.

Djaddé Bostani, le 25 août 1912.

FETHY PACHA¹.

Ancien ministre de Turquie à Belgrade.

1. O Féthy, ô toi qui, après avoir vainement tenté d'empêcher la guerre impie, et qui, ne voulant pas du suicide libérateur, recherches sous les obus la mort du héros, la beauté de ton geste restera devant nous comme un exemple éternel et comme un motif d'inspiration. (*Le Monde Oriental et l'Avenir de la Paix*, du même auteur, Perrin.)



II

LES BALKANS ET LA GUERRE MONDIALE

Si l'attentat de Sérájévo n'était pas survenu, la guerre aurait pourtant eu lieu.

Après la seconde guerre balkanique, le Comité « Union et Progrès » envoya en Albanie le fameux officier Békir-Aga, qui se mit à la tête d'un groupe d'Albanais armés et débarqua à Valona, dans le but d'assurer l'arrivée du général Izzet-Pacha ; ce dernier, qui avait cédé à Enver son poste de ministre de la Guerre, avait pour mission de se proclamer « prince-généralissime d'Albanie ».

Et, d'autre part, des officiers austro-hongrois parcouraient les montagnes albanaises en disant aux principaux chefs : « L'Autriche-Hongrie va bientôt anéantir la Serbie. »

Après que j'eus d'abord créé un contrepoids en Albanie, j'attirai sur ces faits l'attention de mes grands amis politiques à l'étranger.

Mon ami Lord Kitchener me dit alors : « Vos capacités et vos connaissances étendues seconderont très efficacement l'œuvre des Puissances libérales, qui



ne pensent qu'à sauvegarder la paix générale. Votre présence personnelle est donc nécessaire en Turquie plutôt qu'en Albanie. »

A la mi-octobre 1913, je pus entrer en relations directes avec mes vieux partisans à Constantinople.

Je passai très utilement quelques jours et quelques nuits à bord du bateau anglo-égyptien *Ismailia* accosté aux quais de Constantinople. Mais mon débarquement ne fut pas heureux. Le triumvirat réussit à m'arrêter. Je parvins à mon tour à me réfugier à la légation de Hollande. La police militaire viola, malgré les capitulations, le palais diplomatique hollandais, dans le jardin duquel plusieurs agents brisèrent la résistance des cavass albanais et m'attaquèrent à l'arme blanche ; à la suite d'un combat d'une demi-heure, ils me conduisirent, dans une voiture d'hôpital, au Ministère de la Guerre. Le conflit ainsi provoqué occupa longtemps Constantinople et La Haye. Finalement la diplomatie hollandaise me sauva¹.

Durant ma captivité (novembre 1913-avril 1914), plusieurs hauts dignitaires militaires sympathisèrent avec moi et m'assurèrent toutes les communications secrètes, aussi avec le Palais impérial. Le colonel Faïk bey, commandant de place, se mit à ma disposition. Plusieurs autres officiers d'état-major, qui faisaient partie du Comité « Union et Progrès » (mais avec une tendance secrète à la révolte), portèrent

1. Voir le fac-similé à la fin.



alors à ma connaissance que le général allemand Liman von Sanders avait été subitement nommé commandant des Détroits. Dans une réunion secrète, me dirent-ils, Enver annonce ce qui suit : « Tufektchiëff affirme que le partage de la Serbie entre la Hongrie et la Bulgarie est chose décidée. En fait de Bulgares, ajoute Enver, M. Tufektchiëff est l'unique homme qu'on puisse qualifier d'honnête et de sincère, etc... »

Plus tard, j'appris encore : « Un officier et deux professeurs allemands, accompagnés par MM. Rizoff, ministre de Bulgarie à Rome, et Tufektchiëff, délégué de Sofia et *persona gratissima* auprès d'Enver pacha, délibèrent jour et nuit avec les coryphées du Comité. Vers la fin d'une longue séance, Rizoff dit à Talaat : « Mais je ne voudrais quand même pas croire à la possibilité d'une guerre générale. » Là-dessus, Talaat rit et se moque de la philosophie de l'ancien révolutionnaire Rizoff!

« ENVER. — Le rôle principal sera celui de l'Autriche. L'Allemagne fera le reste, une fois pour toutes. Si la France bouge, le passage par la Belgique conduira les Allemands en deux semaines à Paris. »

J'appris encore que Djémal, l'hypocrite, irait visiter les chantiers français sous le prétexte d'y commander des contre-torpilleurs, et prendrait part aux fêtes françaises, afin de faire croire que le Triumvirat (dont il fait partie) restait étranger à la politique allemande...



Après m'avoir sauvé, la diplomatie hollandaise me pria de quitter sans retard Constantinople. En attendant le premier bateau, je passai quatre nuits au Péra-Palace, sous la protection de la légation des Pays-Bas. Le Sultan me manda en envoyant auprès de moi son homme de confiance, Zékéria bey. En courant le plus grand danger, je me déguisai et allai voir Sa Majesté, qui me répéta pour la dernière fois : « Mon cher vieil ami. »

Ses dernières paroles furent : « Pauvre Patrie, devenue une boutique prussienne !... Ah ! sous la tyrannie de ce maudit Comité soi-disant jeune-turc, je suis le plus faible et le plus esclave de tous mes pauvres Osmanlis... »

A la veille de mon départ, je fus, devant la Banque ottomane, l'objet d'un attentat auquel j'échappai heureusement.

A la lumière des événements, on voit maintenant la véritable signification de l'autre attentat, de celui qui fut si ignoblement exécuté contre l'humanité tout entière. Un tel attentat n'est pas du domaine de la diplomatie classique, laquelle, dupe elle-même, n'est pas capable de découvrir les vrais auteurs de la catastrophe mondiale.

Lord Kitchener a été mon ami au Caire. Comme je le félicitais de sa nomination au Ministère de la Guerre, il me répondit de la manière suivante :



« Voilà la plus horrible de toutes les guerres ! D'abord, le militarisme seul aura raison du militarisme. Ensuite le repos mondial suivra. La guerre durera longtemps ; elle durera jusqu'au jour où les puissances de l'Europe centrale seront complètement battues. Si la bande Talaat-Enver-Djémal persiste à s'acharner dans la même voie, c'est la potence qui en aura raison. Ainsi seront sauvés, entre autres, les Turcs eux-mêmes. »

Et voilà que le jour est arrivé où toute l'humanité doit répéter les paroles du grand mort de la guerre. Car le peuple turc est innocent.

Fidèle au programme commun, j'ai accompli mon devoir de bon Musulman en pleine guerre.

Vers la fin de 1915, j'ai eu l'occasion de remplir l'accomplissement de mon devoir à Sofia¹.

Je n'accuse pas toute la Bulgarie. Dans cette Bulgarie antibalkanique, il y a une vraie Bulgarie balkanophile digne de toute attention. Malgré elle, la grande Bulgarie prussienne, comme la grande Albanie autrichienne, exploitée par Berlin-Vienne, fut en effet l'élément de complicité, au prix du sang qui inonda l'Europe tout entière.

L'Albanie est, j'ai le grand regret de l'avouer, le type pour ainsi dire classique du pays où il n'a jamais existé un vrai gouvernement. Et la Bulgarie est, à son tour, un autre pays pour ainsi dire également classique où, le gouvernement ayant été soumis à

1. Voir *L'Avenir des Balkans* du même auteur (sous presse). Perrin.



une camarilla, il a toujours existé un autre gouvernement dans le gouvernement.

Le sort de la grande Hongrie est très instructif pour la véritable Albanie qui ne réclame que son bonheur mérité et son indépendance légitime, parmi ses sœurs aînées, vraies sœurs balkaniques.

L'indépendance absolue de l'Albanie serait, au commencement, j'en conviens, une chose qui tiendrait de la chimère et de l'anarchie; et l'anomalie appelle l'anomalie, et une réunion d'anomalies ne peut avoir d'autre résultat qu'une catastrophe générale. Mais, il y a moyen de la conjurer. Les premières années de l'indépendance hellénique furent anarchiques et même chaotiques, et pourtant la Grèce est aujourd'hui un État à peu près organisé.

L'Albanie est à la fois la vieille mère et la fille cadette des Balkans. Elle est donc digne de l'indépendance. Si elle n'est pas encore mûre de montrer une unité nationale, elle l'est sûrement pour réaliser son unité morale, surtout si celle-ci bénéficie de l'appui moral du Padischah dont le mot d'ordre moral — venant de Constantinople — contribuerait, dans une très grande mesure, à son développement¹.

Ainsi, moralement pacifiée, l'Albanie se prêterait plus facilement à une vie politique indépendante en restant en parfaite harmonie avec ses voisins.

1. Voir le mémoire de l'Albanie musulmane, seconde partie, deuxième chapitre.



J'entends ainsi que Constantinople, capitale du Sultan-Kalife, est appelée à être le facteur le plus puissant de l' « équilibre moral » en Orient.

Königgrätz, le 26 décembre 1918.





D'ordre du Ministre des Affaires Etrangères à La Haye le
sous-signé porte à la connaissance de Hassan Basri Bey qu'il n'y a
pas lieu pour le Gouvernement Royal de présenter en sa faveur une
réclamation d'indemnité et que par conséquent ledit Gouvernement ne
fera aucune démarche en ce sens auprès de la Sublime Porte.

Péra, le 11 avril 1914.

Le Ministre des Pays-Bas

J. C. de Witte

A

Hassan Basri Bey,
Helouan (Egypte).



La Hollande ne voulut pas pousser les choses jusqu'au bout, jusqu'à leur fin logique ; elle n'appuya pas la demande que j'avais faite au triumvirat « Talaat-Enver-Djémal » d'une indemnité... N'importe ! ma gratitude envers les Pays-Bas n'en est pas diminuée ; je dois la vie à la nation et au gouvernement néerlandais ; je ne l'oublierai jamais, et je suis heureux de le proclamer ici.



III

A L'ITALIE LIBÉRALE

Nous autres, Balkaniques éclairés, avons toujours sympathisé avec l'Italie jusqu'à la chute de la défunte Monarchie bicéphale. Nous avons salué dans la personne morale de l'Italie l'ange planant au-dessus des aigles des Austro-Magyars.

Toujours admirateurs de l'Italie des Verdi, des Puccini, nous ne voulons pas la voir tomber en Albanie dans la même situation tragique que l'Autriche-Hongrie en Bosnie-Herzégovine, où, depuis 1878, sa mauvaise étoile l'entraîna vers le dénouement funeste dont nous sommes aujourd'hui les témoins sans aucun regret.

Le passé est instructif. Connaître une faute, c'est éviter d'en commettre une autre.

Voici ce que proclame hautement la loi naturelle : Pour en finir avec l'anomalie, les grandes Puissances doivent laisser les Balkans aux Balkaniques.

L'Albanie sous la corruption étrangère est malheureuse par elle-même et au détriment de ses voisins. Pourquoi la rendre plus malheureuse encore par l'intrusion d'une nouvelle calamité d'outre-mer ?



Le moral d'une petite humanité n'est-il pas une partie du moral de l'humanité tout entière ?

Au moment où la Conférence de la paix projette l'abolition de la diplomatie secrète, les surprises politiques doivent cesser. Mon appel est sincèrement adressé à l'Italie libérale. Car, j'ai la conviction de servir ainsi ses vrais intérêts et sa tranquillité future.

Immédiatement après l'entrée de la Bulgarie dans la guerre, d'accord avec mes grands amis anglais et français, je repris mon activité en Albanie. Je n'avais pas manqué d'en faire part à quelques Italiens avisés.

J'y achevai d'abord l'organisation administrative. Après avoir paralysé le mieux possible, l'effort des Centraux concernant les miliciens albanais, j'ai poursuivi le développement de mon rôle : *séparer la Bulgarie et la Turquie des puissances centrales*. L'Albanie se prêtait à consommer la rupture entre la Bulgarie et l'Autriche-Hongrie. Et, d'autre part, grâce à mes relations confidentielles avec le prince-héritier Youssouf Izzeddin, on put prendre — et avec un succès rapide — la décision d'une paix séparée entre la Turquie et l'Entente.

La mort mystérieuse du prince-héritier, appelée officiellement un suicide, gâta l'affaire.

La valeur humanitaire d'un tel effort n'était pas négligeable en ce moment-là. La réalisation de la paix, il y a trois ans, c'était maintenir l'ordre social sur toute la surface du globe. A la lumière des évé-



nements ayant rapport avec l'épidémie de décomposition sociale qui s'appelle aujourd'hui « bolchévisme », on en estimerait encore mieux le sens.

Le nom seul de cette petite Albanie suffit à montrer la grave portée des choses balkaniques et orientales. Voilà pourquoi la débalkanisation de l'Orient a tant de rapports avec l'Albanie ; quelques exemples caractéristiques sont souvent nécessaires pour illustrer et éclaircir une question de cette importance :

Grâce à un recrutement de mercenaires, largement payés par les puissances centrales, les agents de la grande Albanie autrichienne, un peu trop factice, profitèrent de la faiblesse de caractère d'Essad pacha qui, pour justifier sa désertion, accusait, à son tour, le soldat italien d'être bien inférieur à n'importe quel autre soldat !

Malgré son « départ hâtif », nous avons réalisé une résistance de *quatre mois de plus*.

Je n'accuse pas Essad pacha de manquer de courage civique. Inculte, il ne pouvait avoir la largeur de vues nécessaire pour des sacrifices qui n'ont pas un résultat immédiat, mais qui sauvent l'avenir.

En mettant à profit la discipline de la véritable Albanie organisée, j'ai intimé à tous les chefs de montagnes d'en finir avec le crime de ce recrutement.

L'Autriche-Hongrie nomma Hassan ¹ Prishtina au

1. L'auteur portant également le prénom de Hassan, est souvent victime, dans la presse, de cette confusion homonymique qu'il juge dégradante pour lui. C'est pourquoi il cesse d'employer désormais ce pré-



poste d'inspecteur général pour Kossovo-Albanie. Il fut pour ainsi dire le généralissime des bandes albanaises, formées en quatre groupes et commandées par les hommes de confiance suivants du prince Louis Windischgraetz : le capitaine Ghilardi, l'ingénieur Steinmetz, le baron Noptcha et Ahmed bey Zogoli (de Matt) qui poursuivirent les Serbes, achevés lâchement comme des lions blessés...

Quand je donnai l'ordre de poursuivre judiciairement quelques captifs de ces bandes qui massacrèrent, entre autres, des officiers serbes blessés, parce qu'ils avaient de fausses dents en or, leur chef Hassan Prishtina versa, par un contraste curieux, de l'or-monnaie austro-hongrois, avec la mission de mener à bonne fin (!) ses complots d'assassinat, manqués deux fois, contre moi.

L'Autriche put m'arrêter finalement. Ainsi devenu maître de la situation, le Ballplatz a organisé le voyage d'une trentaine d'Albanais inconscients qui arrivèrent sous la conduite de Hassan Prishtina à Vienne où ils prêtèrent serment de fidélité entre les mains de l'Empereur Charles, reconnu par eux comme souverain de la « grande Albanie autrichienne » !

La Consulta, pour arriver à ses fins, doit-elle employer, à son tour, les anciens serviteurs du Ballplatz, d'ailleurs tout disposés, semble-t-il, à jouer

nom figurant dans son état civil. Il faut se rappeler qu'en Turquie les noms de famille sont remplacés dans l'usage courant, par un deuxième prénom.



le même rôle en faveur d'une Albanie italienne?

Loin de diriger une action diplomatique contre l'Italie, j'ai, au contraire, les meilleures intentions pour ses vrais intérêts futurs, en tâchant d'éliminer les causes d'un formidable danger prochain qui pèse, non seulement sur elle, mais sur les Balkans aussi, et, conséquemment, sur l'Europe tout entière. La belle répétition!

Or, je m'adresse non pas à l'Italie de Gabriel d'Annunzio, encore moins à celle de Dante (qui fut l'initiateur des théories guerrières de l'Allemagne *sur la force primant le droit*), mais à ce qui reste de l'ancienne Italie libérale, digne d'apprécier le sens de la paix réaliste.

Berne, le 20 mars 1919.



IV

NOTE CIRCULAIRE

Avec son petit peuple primitif, divisé en nombreuses tribus autonomes, l'Albanie a manqué jusqu'ici d'une conscience nationale. Tout mouvement nationaliste y était artificiellement entretenu, surtout par Vienne.

Grâce à sa grande majorité musulmane, l'Albanie se considère encore comme une petite Turquie.

Enfant gâté des grandes puissances intéressées¹, plutôt inconscient que sans conscience, l'Albanais a toujours été considéré comme un gendarme tout désigné contre ses propres voisins balkaniques.

Type de territoire voué à l'exploitation de l'impérialisme étranger menée contre les Balkans, l'Albanie souffrit et fit souffrir sans savoir pourquoi elle souffrait et faisait souffrir. Un tel état de choses ne peut plus durer. Malgré l'éloquence des expériences remontant à un passé si rempli d'événements tragiques, tolérer, à l'avenir, cette situation si périlleuse, c'est encore plus largement canaliser la source

1. L'ancienne Autriche-Hongrie et l'éternelle Italie.



des intrigues, qui, alimentée par des corruptions diverses, aboutira tôt ou tard à une guerre entre les alliés, sinon à une catastrophe nouvelle européenne.

Inutile de dire qu'il y eut d'autres causes qui ont préparé la guerre mondiale; cependant, c'est une vérité incontestable que c'est l'anarchie balkanique, sortie de tant d'anomalies, qui alluma l'incendie général et rendit inévitable le cataclysme. L'avenir doit en épargner à l'humanité la répétition. L'Albanie revendique sa propre indépendance. C'est la discipline morale seule qui empêchera le peuple albanais d'être un élément de trouble. L'union morale avec le Padischah est une condition essentielle pour guider la psychologie des foules vers son amélioration¹. Elle n'a pas le moindre intérêt à rester l'antique rocher, appelé autochtone et vieux de quelques dizaines de siècles, pour être l'obstacle traditionnel à la construction de la voie de civilisation, si nécessaire dans ce malheureux coin des Balkans. Elle ne sera plus une entrave, un instrument étranger pour embouteiller ses propres voisins.

C'est dans l'intime persuasion de cette nécessité que le soussigné a l'honneur de porter à la connaissance des puissances amies et neutres, le « résumé » suivant des décisions prises à l'Assemblée nationale albanaise, réunie, la dernière quinzaine de janvier 1916, à Dibra-la-Basse :

1. D'après le traité de San Stefano, l'Albanie, quoique devenue non limitrophe de la Turquie, restait quand même rattachée à l'Empire khalifal ottoman.



« 1. — L'Albanie s'incline respectueusement devant la retraite héroïque de toute la Serbie civile et militaire qui préfère l'expatriation à la capitulation et qui sème l'espérance de sa résurrection sur nos sentiers, la dirigeant vers l'Adriatique libre. Ce moment psychologique nous indique la ligne de conduite à adopter vers un avenir salubre.

« 2. — Tout en ne cachant pas son attachement moral à la Turquie, l'Albanie déclare solennellement qu'elle n'a aucune relation avec le triumvirat « Talaat-Enver-Djémal ».

« 3. — Comme président du gouvernement national albanais et chef du pouvoir exécutif *ad interim*, le prince de Dukagjin est chargé de protester contre l'occupation de l'Albanie par l'Autriche-Hongrie ou par n'importe quelle autre grande puissance intéressée¹. »

Une note-circulaire, rédigée dans ce sens, a été communiquée aux puissances le 26 janvier 1916, de la part du soussigné. A cette occasion, une manifestation pacifique a été organisée, entre autres, à Scutari d'Albanie, où l'armée d'occupation austro-hongroise a tiré contre la foule non armée. Sur ce, arrêté le 17 avril 1916, à Scutari d'Albanie, le soussigné fut transporté *manu militari* en Bohême². Interné et isolé dans les forteresses moyenâgeuses de Josefstadt et de Königgrätz, le soussigné a dû garder durant mille jours le silence de la captivité.

1. L'Italie.

2. Voir le fac-similé à la fin.



Plutôt sociologue que politicien, le soussigné a le courage civique de voir et de traiter les choses comme elles sont. Il se peut que d'autres Albanais soi-disant nationalistes, qui, à l'abri de tout danger, sont toujours à l'étranger pour inventer et vanter des Albanies fantaisistes ou qui, complices des Austro-Magyars, sont restés, durant la guerre, à l'intérieur pour tyranniser leurs propres compatriotes, diront le contraire. Mais le temps et les circonstances répondront très sévèrement à une pareille tentative.

En réservant le droit de présenter tous autres documents et arguments à la Conférence de la paix, le soussigné prie Votre Excellence d'agréer l'assurance de sa parfaite estime et sa plus haute considération.

Prague, le 1^{er} janvier 1919.

DUKAGJIN-ZADEH
BASRI-BEY,

Ancien député de Dibra (Albanie)
au Parlement ottoman,

Président du gouvernement national albanais
et chef du pouvoir exécutif *ad interim* (1915-1916),
interné dans les garnisons austro-hongroises
(1916-1918).

P.-S. — Cette note circulaire, préparée déjà en Bohême, immédiatement après ma libération, n'a pas été communiquée sous forme diplomatique aux puissances de l'Entente.

Placé à la tête de l'Albanie, pendant cette guerre, je l'ai dirigée comme une petite Turquie libérale, restée fidèle à l'Entente et montrant ainsi le véritable sentiment que les



Libéraux d'Orient ont toujours nourris vis-à-vis des puissances occidentales.

Aujourd'hui, puisque la Turquie libérale est délivrée de l'oppression du comité « Union et Progrès », mon rôle n'est plus simplement limité à l'Albanie ; il s'étend à la débalkanisation de l'Orient tout entier.

Paris, le 3 avril 1919.





Die Reiseauslagen

sind zu zahlen

Dem Militär ist, wenn im Tage kein anderer Kuriers
abteil (wegen) vorhanden, ein halbes Abteil
Klasse zu reservieren

Personen (Disziplin- | Klasse
Karte) Fahrkarte

per persönliches | Reisegeld
per dienstliches

Fahrtkarte müssen unbedingt geordert werden
Nur bei Mangel an Zeit kann die Abfertigung im
Zug stattfinden

Offener Befehl

vor den k. u. k. *General der Kavallerie* *General der Infanterie*

auf Grund *des* *Vertrages* *von* *1864* *zwischen* *Österreich* *und* *Preußen*

von Standort *...*

mit Benutzung der Eisenbahn, Postbahn, Dampfschiff, Kraftwagen, per Vorspann abgeholt hat freist.
Zur Befreiung der Reiseauslagen ist dem Erstgenannten ein Vorschuss von *...*

... Kronen auf Verrechnung aus der Haush. *...* ... *...*

erfolgt worden Journalfartikel *...*

Alle Zivil- und Militärbehörden werden aufgefordert, *...* Obgenannten ungehindert passieren zu
lassen und *...* ebenfalls jede Unterstützung zu gewähren

Standort *...* *...* *...*

Die Gültigkeit dieses Offenen Befehles erlischt *...*

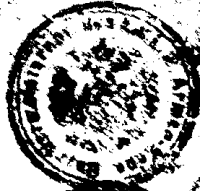
Es ist nach Ablauf der Gültigkeit von verschiedenen *...*

Eigenhändige Unterschrift des Inhabers des Offenen Befehles *...*

Arbeitsort *...* *...* *...*

Standort *...* *...* *...*

... *...* *...*



TRADUCTION DU FAC-SIMILÉ PRÉCÉDENT

ORDRE DE CONDUITE

*Pour le Capitaine de Cavalerie Charles Baxa, de la Police militaire,
du régiment Dalmate et Monsieur Hassan-Basri-bey.*

Du commandement supérieur de l'Armée, ordre N° 8 509, concernant le transfert dans un camp d'internement de la monarchie.

Du lieu de départ N° 19, via Sarajevo-B. Brod, conduire le prisonnier à un camp d'internement qui sera communiqué, par télégramme du Ministère de la Guerre, au capitaine Baxa, au cours du voyage, dans les gares de B. Brod ou de Buda-Pest.

Après remise du prisonnier à l'endroit fixé, le capitaine Baxa rentrera immédiatement et par le même itinéraire. Deux détectives, munis d'ordres de mission spéciaux, les accompagneront.

*Secteur postal 211, le 25 avril 1916
Q. G. de la 3^e Armée.*

(Suivent les signatures.)



Au cours du voyage, le capitaine Baxa me dit :
« Monseigneur, je vous félicite de vous voir sauvé
d'une mort certaine. Je sais que l'on devait vous
fusiller sur place à Scutari d'Albanie. »

Originaire des régions aujourd'hui libérées de
l'ancienne monarchie austro-hongroise, homme fort
aimable, le capitaine Baxa, après plusieurs jours de
route, me remit au commandant de la forteresse de
Josefstadt en Bohême.

J'ai eu le plaisir de recevoir dernièrement par
poste, cet ordre de conduite, que le capitaine Baxa
avait précieusement gardé pendant quatre ans, avec
l'intention de m'en faire l'envoi à titre de souvenir
et comme document.

Ainsi prisonnier de guerre dès le 17 avril 1916,
j'ai été enfermé dans les forteresses de Josefstadt et
de Königgrätz. Pendant ma captivité, qui n'a cessé
qu'avec l'écroulement des Empires centraux, le
peuple tchèque m'a prodigué les marques de sa
générosité, en triomphant des obstacles qu'opposait
mon strict isolement. Et, je me sens obligé de dire
que si je vis encore, malgré le dur régime infligé aux
prisonniers de guerre, c'est à la bonté tchèque que
je le dois¹.

¹ Comment oublier l'hospitalité de M. Jaroslav Urban, hôtelier-pro-
priétaire à Königgrätz qui, surmontant tous les ennuis et au risque
même de la prison, s'est dévoué pour moi avec un désintéressement et
une amitié dont je suis heureux de lui témoigner ici ma reconnaissance.
Il symbolise à lui seul l'incomparable hospitalité tchèque.



Cet esprit de douceur et de bienveillance, le peuple tchèque l'a témoigné à l'égard de tous mes compagnons d'infortune, Italiens, Russes, Serbes; heureux ont été tous ces prisonniers de guerre que leur sort a envoyés en Bohême. Les bons Tchèques les ont soignés, quand ils étaient blessés ou malades. Ils les ont nourris et vêtus. Et, dans leur empressement à les sauver, ils se sont volontiers privés, eux, leurs femmes et leurs enfants, de ce qui était nécessaire à leurs propres besoins dans des jours prochains. Cette infinie générosité dont la Bohême a donné des preuves si hautes, n'est qu'une manifestation de son âme dont l'extrême délicatesse et la grâce se montrent depuis des siècles dans toutes les branches des Beaux-Arts.

En musique, en peinture, en sculpture, en architecture, les chefs-d'œuvre créés par les Tchèques ne se comptent pas. Si Prague renferme un merveilleux Conservatoire, des musées et des écoles magnifiques, chacune des villes tchèques est un centre de culture sincère et intense.

A l'exquise sensibilité qu'ils ont exprimée avec le génie des plus grands compositeurs, tels que Smetana, Dvorak, Fibich, Novak, Suk et de tant d'autres, les Tchèques joignent toutes les qualités qui font les fortes races. Ils ont réalisé, dans l'industrie, d'étonnants progrès. Leurs fabriques et leurs usines sont classées parmi les meilleures qui existent.

Le monde ne sait pas assez quel foyer de haute civilisation représente la Bohême, ce pays grand



par ses qualités morales, par son intelligence et par sa puissante vitalité. Mais on remarque avec regret combien faussement, et il faut ajouter combien naïvement, sont encore employés les mots « bohème » et « Bohémiens ».

Par « bohème », on qualifie souvent en langue française cette sorte de choses qui ont une existence dérégulée et soi-disant artistique. Et, c'est dans ce sens que ce mot a été usité par des auteurs et des compositeurs célèbres. Quelle injustice, quel injuste manque de déférence envers le pays de Jean Huss, envers la Bohême laborieuse, si hautement cultivée, si vraiment artiste.

Par « Bohémiens », on désigne généralement les tziganes. Or, il n'y a pas, parmi les habitants de la Bohême, un seul tzigane, un seul individu appartenant à cette race analphabète, inapte à la civilisation, qui traîne sur tant de chemins son humeur vagabonde et sa misère atténuée par le pillage. Des tziganes, j'en ai rencontré en Bohême, mais seulement dans un régiment magyar tenant garnison à Königgrätz pendant ma captivité !...

Les tziganes ayant traversé jadis la Bohême pour se rendre dans les pays occidentaux, on comprend que la langue de ces pays ait confondu tzigane avec bohémien. Mais, ne serait-il pas grand temps de réaliser une petite réforme nécessaire en appelant, par leurs noms, chacun et chaque chose, et, de manifester ainsi, pour la Bohême, le respect qui lui est dû ?



Ces lignes sont inspirées par la tendresse et la reconnaissance que l'on éprouve envers un bienfaiteur dont on demeurera toujours l'obligé. Mais elles sont en tous points conformes à la vérité, proclamée par tous ceux qui connaissent la Bohême.

Paris, le 25 mars 1919.



V

AU PEUPLE ALBANAIS

ALBANAIS !

MES CHERS ÉLECTEURS !

En honorant, vers la fin de 1915, ma fidèle personne des fonctions de président du Gouvernement national albanais et de chef du pouvoir exécutif *ad interim* (sous la réserve de l'arrivée éventuelle, désirée à cette époque, de Son Altesse le prince Ahmed Fuad d'Égypte, actuellement Sa Hautesse le Sultan d'Égypte), vous avez très patriotiquement facilité la réalisation de l'organisation administrative et militaire, achevée alors en peu de temps, grâce à l'ardeur de toutes les montagnes, dans le but de résister contre l'invasion des puissances centrales.

Par votre Bessa solennelle, vous avez dignement contribué à l'exécution de mon ordre circulaire concernant l'interdiction absolue du recrutement que le zèle excessif et traître de Hassan Prishtina et d'Ahmed bey Zogoli, entretenu par la caisse des Centraux, tâchait de diriger contre les Italiens,



ainsi que contre les restes de l'armée serbe en retraite, tombés dans une situation critique, à cause du départ brusque d'Essad pacha ; départ que vous avez qualifié en ce temps-là de « désertion ». Quatre mois plus tard, les Puissances centrales foulèrent sous leurs bottes le siège de notre Gouvernement.

Après avoir subi une captivité de mille jours, dans les prisons militaires (Garnisonsarrest) de Josefstadt et de Königgrätz, où l'ennemi me cacha à l'univers sous le nom de « Herr Doktor », je suis enfin libéré, grâce à la victoire finale de l'Entente.

Fidèle à nos décisions de janvier 1916, je suis arrivé à Paris où j'invite la Conférence de la paix à reconnaître l'indépendance de l'Albanie (indépendance basée en même temps sur la haute protection morale de Sa Majesté Impériale le Sultan).

Je vous recommande l'ordre et la patience.

Vive la véritable Albanie débalkanisatrice !

Paris, le 3 avril 1919.

BASRIBEG DE DUKAGJIN



SECONDE PARTIE.
L'AVENIR A LA LUMIÈRE DU PRÉSENT



UN TÉMOIGNAGE SUR L'ORIENT

Après que je fus libéré par les Tchéco-Slovaques, eux-mêmes libérés, j'eus l'honneur de serrer le premier la main au premier officier français libérateur, M. Nicolas Beauvain, homme de lettres de Paris, arrivé à Prague avec l'État-Major de la division tchéco-slovaque de France.

Avec cette noble franchise française qui ne connaît pas l'équivoque : « Les Turcs, me dit-il, ceux qui les connaissent sont toujours pour eux, et, hélas ! ceux qui ne les connaissent pas sont contre eux. »

Or, à mon arrivée à Paris, voici la lettre que cet officier (illustre écrivain) voulut bien m'adresser :

Quelle joie, pour votre « Officier libérateur », retour de la Mission française de Prague, d'apprendre votre présence à Paris ! Mais que d'événements depuis notre rencontre ! Ceux-ci, d'ailleurs, n'ont fait que confirmer nos pronostics. Il semble que nous ayons eu, à cette occasion, le don de seconde vue. L'Occident et l'Orient sont appelés à vivre d'une vie nouvelle ; les échanges d'idées se



feront encore plus intenses que par le passé et dirigés vers une tout autre voie. Je m'en réjouis pour la France, et je m'en réjouis aussi pour vous qui avez tant souffert par le passé. La complicité des soi-disant « Jeunes-Turcs » avec les Austro-Allemands vous avait infligé une douloureuse captivité de plus de trois ans dans l'affreuse forteresse de la Bohême d'alors, également captive. Vous voici enfin libéré, comme l'est aujourd'hui la Turquie libérale et votre chère Albanie, qui est une Turquie en miniature, à l'émancipation desquelles vous avez si opiniâtrement travaillé. Mais ce n'est qu'un commencement. Votre labeur aura encore beaucoup à s'exercer. L'incendie menace l'Europe. La Russie, sorte de vaste nébuleuse errante dans la nuit, entraîne dans sa révolution cataclysmique les nations voisines. L'aveugle et lourd colosse moscovite pèse de tout son poids dans la balance du Destin. La vague obscure s'étend. Le rempart de la Tchéco-Slovaquie, des Yougo-Slaves et de la Pologne sera-t-il assez résistant pour protéger l'Occident menacé, s'il n'existe pas d'autre point de défense ailleurs ! Où trouver ce point, si ce n'est en Turquie libérée.

Or, par l'aveuglement des dirigeants de l'Entente, la Turquie est menacée dans son existence.

Démembrer un État constitué, ayant ses lois, ses mœurs, sa langue, sa civilisation, est toujours une faute impardonnable.

Toutes les nations ont le droit de vivre. Nous avons déploré amèrement le partage de la Pologne.



Si celui de la Turquie avait lieu, nous aurions certainement à le regretter dans un temps très prochain.

La Turquie, maintenant libérée de l'oppression des Jeunes-Turcs et ouverte plus que jamais à l'influence française, reste une force organisée et vraiment cohérente qu'il nous appartient de maintenir. Déjà les meilleurs esprits le constatent. Un revirement très réel apparaît dans l'opinion, et de nombreuses sympathies se manifestent pour le « pauvre Turc » qui mérite d'être traité en « allié sauvé » et non en « ennemi agresseur », au même titre que les Tchéco-Slovaques, les Croates, les Polonais, etc., qui ont, eux aussi, figuré officiellement dans le conflit aux côtés des Empires centraux.

L'Occident a déjà commis trop de fautes. Manque de sagesse et imprévoyance sont à notre actif. Ne retombons pas dans les mêmes erreurs. Ne détachons pas à la légère du centre ottoman ce qui doit y être rattaché.

Le peuple turc a droit, comme tous les autres peuples, à l'indépendance. Entraîné malgré lui, et par les moyens les plus violents, dans le sillage de l'Allemagne, il ne s'est senti redevenir pleinement lui-même que le jour où la Turquie artificielle d'Enver est tombée, le jour où il a vu possible le retour à la politique d'alliance traditionnelle avec la France, qui date de François I^{er}.

Il est une autre cause, autrement grave pour nous, qui milite contre le dépeçage irréfléchi de la



Turquie : je veux parler du mouvement usurpateur hedjazien.

Si la Turquie est trop amoindrie, si cet élément de stabilité et de conservation disparaît, si sa force d'attraction diminue, si le pouvoir, si nécessaire, du Sultan-Kalife s'effondre, c'est cet empire d'usurpation de La Mecque qui se fonde et qui se fonde contre nous.

C'est une révolution violente qui éclate, que dis-je, qui est déjà à la veille d'éclater, qui est en puissance dans les événements d'Égypte et qui demain soulèverait des millions d'Arabes de toutes les régions. Révolution dont les conséquences seraient incalculables et qui aboutirait fatalement, après une période, une longue période d'anarchie sanglante et de répressions terribles, à la réaction panarabe.

Éventualité combien menaçante dans les indécisions et l'instabilité de l'heure présente, pour la France, puissance musulmane.

L'enjeu est d'importance et vaut que l'on y réfléchisse.

Veillez agréer, etc.

NICOLAS BEAUDUIN

Paris, le 2 avril 1919.

Note de l'auteur. — J'ai publié cette lettre pour montrer que même avant la signature de la paix il existait en France des sympathies, si j'ose dire irréductibles, pour la Turquie entraînée malgré elle dans un conflit sanglant par quelques misérables soi-disant Jeunes-Turcs, acolytes stipendiés du caporalisme prussien.



On remarquera que cet officier français se garde de confondre la race albanaise avec quelques autres races connues dont la turcophobie intentionnelle et tapageuse fatigue l'opinion publique de l'Occident. Comme tant de grands publicistes occidentaux, M. Nicolas Beauduin reconnaît aussi à l'Albanais une individualité et une conscience propres qui sont comme les traits d'union qui l'attachent indéfectiblement à l'Empire khalifal ottoman.



II

L'ORIENT ET LE SULTAN-KHALIFE

« Les Turcs ne sont pas vos ennemis mais vos adversaires. En conséquence, traitez-les en adversaires et non en ennemis. »

Paroles du général Gouraud avant la bataille des Dardanelles.

Propos rapportés par le capitaine R. Canudo.

Les apôtres de l'Orient germanophobe ne diffèrent en aucune manière des Français. C'est la France qui nous a nourris de son esprit. La sympathie ne se marchande pas. Elle est la conscience de la vérité suprême.

C'est au lendemain des tyrannies sanglantes, c'est à l'issue des longues guerres que l'âme humaine se forme, en tous pays, son idéal, à plus forte raison, dans l'Orient, sauvé aujourd'hui des serres pangermaniques : une oasis où les cœurs ne conçoivent plus d'autre ambition que d'aimer et d'être aimé. C'est la paix la plus naturelle. Le printemps ne remplace pas l'hiver, il le fait oublier.

En ce monde où les moindres sensations ont un



retentissement mystérieux et profond, il importe que les oreilles ne soient déchirées d'aucune parole violente, ni les yeux offusqués d'aucun geste excessif.

Le Libéral Ottoman vient d'être « libéré » ; il vient justement de naître.

Est-ce que la véritable Turquie naissante, debout entre la Macédoine et la Chine, souffre aussi d'une maladie ?

Quand on poursuit une recherche de ce genre, la règle est de n'admettre l'improbable qu'après avoir examiné tous les probables.

Quis tulerit Gracchos de seditione quaerentes ?

Non, ce n'est pas le temps d'agiter sous les yeux du pauvre Turc le spectre du désespoir secouant pesamment ses chaînes et retombant à terre accablé de leur poids.

Qu'il s'agisse de l'ordre social ou de l'ordre sentimental, ce mot de justice, si solennel à prononcer, ne sert le plus souvent qu'à nous absoudre, à nos propres yeux, de notre haine, pour le salut d'autrui. Il est toujours opportun de répéter cette vérité élémentaire à une époque qui excelle à parer de phraséologie idéaliste les plus abjectes passions et les moins généreuses.

Il existe une classe à demi vertueuse, à demi vicieuse, à demi savante, ignorante à demi qui fera toujours le désespoir des gouvernements. Elle n'ex-



prime que la haine satisfaite de quelqu'un qui croit qu'un malheur menace son ennemi. Et souvent un être qualifié comme ennemi n'est, en réalité, que l'ami le plus nécessaire.

Les politiciens d'Athènes doivent-ils perdre de vue que le cachet ottoman de Constantinople et de Smyrne leur est plus salubre que toutes autres combinaisons excentriques ?

Voici l'état d'âme de l'Ottoman libéral :

Quand un homme se heurte tout d'un coup face à face à un fait d'une importance suprêmement tragique pour lui, dont il ne soupçonnait rien, une période de demi-hébétude succède, durant laquelle il ne saurait dire lui-même ce qu'il éprouve. Ce silence, il ne faut pas le considérer comme un synonyme de la mort !

« Si Mahomet a créé une religion après avoir conquis un tiers de globe, c'est en déroband au monde le spectacle de sa mort », dit Balzac.

C'est en déroband au monde le spectacle de sa mort que la vieille Turquie entend, par une contribution volontaire, apporter à la Turquie-Nouvelle l'évangile nouveau de la générosité mutuelle ; car le temps n'est plus d'affronter les religions les unes contre les autres. L'humanité, dont tous les membres saignent lamentablement, ne saurait plus tolérer une telle propagande.

La croix et le croissant ne sont plus de jeu dans l'échiquier où se débattent les destinées des nations. Il est très dangereux de dire la vérité aux gens qui



ne sont pas préparés à l'entendre. Mais j'en parle aux bienfaiteurs de l'humanité, Français, Anglais et Américains ; c'est-à-dire à tout l'Occident. La Turquie libérale sauvée n'a pas démerité de leur estime.

C'est à elle qu'on doit réserver la preuve qu'elle n'a aucune affinité avec la demi-culture des soi-disant Jeunes-Turcs qui ont satisfait la capacité incomparable des Grecs dans l'art de la propagande dont la perfection tapageuse mobilise, vis-à-vis de la « Tête de Turc », l'univers tout entier !

« Plus le cœur est petit, plus il y tient de haine. »

La générosité humaine l'emporte sur celle des religions dites célestes par sa réalité plus immédiate et plus tangible.

« Moins un homme est instruit, plus il est enclin à séparer son intérêt de celui de son voisin. Plus un homme est éclairé, plus il perçoit distinctement l'opinion de son intérêt personnel et de l'intérêt général », dit Bentham.

En ce monde brûlant et glacé, il n'y a rien d'irréparable et, comme on pardonne à la terre, il faut pardonner à l'homme et à la femme.

Vieille mère, la Turquie n'est pas sans enfants. Un psychologue n'a-t-il pas résumé toute la psychologie du crime dans le mot cynique de ce meurtrier, qui, pour expliquer son forfait, disait : « Elle se défendait, la canaille ! » La mère-patrie turque ne veut pas mourir. Elle se défendra, c'est son droit ; elle se survivra, car tous les éléments de moralité sont en elle.



Avec le temps, quelque cruelle qu'ait été la blessure, on reprend des forces.

Les réformateurs de la Turquie libérale ne doivent pas perdre de vue que pour un cœur sainement ambitieux, épris de vraie grandeur, nul péril n'est plus redoutable que le succès facile.

Les grandes vérités ne se découvrent pas sans peine ni travail.

L'histoire impartiale aura-t-elle jamais sous les yeux des témoignages certains? Malheureusement non, car, en réalité, elle n'accorde sa confiance à tel ou tel témoin que pour des raisons de sentiment.

« En bien des circonstances, les Turcs, pour qu'on leur reconnût pleinement raison, n'ont eu qu'un tort, celui d'être les Turcs. » Ce mot de M. René Pinon prend, dans les circonstances, des proportions épiques.

Le débarquement des Grecs à Smyrne a été effectué de telle sorte que le cœur même des plus indulgents à tout ce qui s'appelle Hellade en a été stupéfait et indigné. Ce débarquement, de pareille espèce, fut une insulte pleine d'atrocités, hélas! irréparables, lorsqu'il est infligé à un Empire encore tout ensanglanté comme l'était l'Empire khalifal ottoman. Cela a remué dans la mémoire de tous les Musulmans lettrés le célèbre vers de Racine qui, là comme ailleurs, prouve sa profonde connaissance de ce qu'est l'homme.

Racine semble avoir d'avance pensé à la Grèce et



à sa longue préméditation, haineuse et perpétuelle — d'où la gravité du conflit futur — :

« Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes¹. »

Nous avons vu, au temps des guerres balkaniques M. Claude Farrère, grand écrivain français, oser noblement dire ce qui suit : « La défaite turque fut un recul pour la civilisation. »

1. L'Albanais Zuber Tafa, né à Louma, de la colonie albanaise de Smyrne, qui a pu, grâce à sa connaissance de la langue grecque, y résider encore un mois après le débarquement des Grecs, en est reparti, via Anatolie, pour Constantinople, d'où il est rentré en Albanie. Voici le témoignage qu'il a fait sous serment :

« Les atrocités et le vandalisme commis par les Grecs ne sont pas de ces crimes que la langue humaine puisse décrire, car ils constituent des hypercrimes qui ne trouvent de mots dans le vocabulaire le plus riche soit-il.

« A Smyrne et dans la province d'Aidin, partiellement occupée par les Grecs, les premières victimes sont évaluées à plusieurs dizaines de mille; mais ce chiffre ne doit pas être pris pour lui-même, car à considérer le genre de mort et les tortures de toutes sortes subies par les victimes, il faudrait multiplier ce nombre par cent.

« Quant aux détails de ces horreurs, le souci de la honte et de la pudeur ne me permettent pas de les énumérer quand il s'agit des mères et des sœurs musulmanes. Le nombre des seules fillettes martyres de moins de dix ans qui ont succombé au viol atteint un millier.

« La colonie albanaise de dix à douze mille âmes, de la ville de Smyrne et de la province, a eu la douleur de voir, en outre de leurs coréligionnaires turcs massacrés, plusieurs centaines de ses paisibles travailleurs.

« A Smyrne, des officiers ottomans, dont quelques-uns d'origine albanaise, après avoir été affreusement blessés et jetés à terre, ont été sommés de crier : « Vive la Grèce ! » Mais ayant opposé un refus impassible et plein de dignité, on les acheva avec une brutalité sans nom, etc... ».

L'auteur se sent meurtri de voir son ancienne amie la Grèce, se conduire de telle sorte qu'en martyrisant Smyrne elle frappe au cœur l'Albanie du Nord, comme le monde musulman tout entier. Jusqu'à présent la haine du Grec n'existait que dans l'Albanie du Sud, limitrophe de la Grèce, et où l'on avait tant de raisons de lui être hostile. Mais, à partir de ces événements de Smyrne, l'Albanie du Nord n'aura



Oui, à la lumière des événements qui viennent d'entraîner l'humanité entière jusqu'aux bords de l'abîme bolcheviste, on voit maintenant clairement que c'est pour avoir brusquement évincé des Balkans l'Empire ottoman que l'Europe a assisté à l'effondrement de l'équilibre qui maintenait la paix du monde.

Si, malgré cet exemple, on tolérait le même changement brusque en Asie Mineure, qui, depuis plusieurs siècles, est, pour ainsi dire, débalkanisée, n'aboutirait-on pas à une rebalkanisation immense, source de guerres futures? Sans compter que la Turquie d'Asie est essentiellement la patrie turque.

Pour tenter de calmer l'opinion débridée des adversaires des pauvres Turcs, nous rappellerons aux maîtres de l'heure, les jugements des autorités impartiales, unanimes à dire : « Ne créez pas une nouvelle « balkanisation » dans l'Asie Mineure ! Sauvegardez l'Empire khalifal ottoman ! »

Quand nous visons un point de l'horizon humain
Ayons la vie, et non la mort, dans notre main.
Ici l'amour, la paix, le pardon, la prière,
La foudre évanouie et dissoute en lumière.

L'ancienne question d'Orient n'existe plus. Main-

plus l'inconscience d'abandonner à leur sort ses congénères du Sud. Désormais, l'Épire, province des Albanais méridionaux, devient l'Épire de l'Albanie tout entière, qui sera comme un champ d'honneur pour tous ses enfants, et dont pas une famille n'a été épargnée dans ce deuil commun.

Cette solidarité engendrera contre la Grèce un avenir plein de justes et légitimes réparations.



tenant, le Padishah en sauvegardant la Thrace, Constantinople et l'Asie Turque plaide directement *pro domo sua*.

Il y a une sorte de nationalité morale intermusulmane, telle que l'Occident n'en connaît guère de semblable et qu'elle devrait être en mesure de connaître si elle veut éviter une anarchie morale non moins redoutable que l'anarchie sociale russe, par exemple. Nous voulons l'éclairer encore davantage. Nous sommes d'avis que le Turc sera toujours le ciment le plus approprié de la sécurité orientale si nécessaire à l'œuvre civilisatrice de l'Occident.

Le Sultan-Khalife est donc nécessaire, comme par le passé. Ne pas le voir, c'est ne pas savoir comment poser la question.

L'auteur est européen, non seulement par son éducation et son instruction, mais aussi par son origine. Au sein du monde musulman, il a oublié que ses ancêtres albanais eurent, il y a cinq siècles, cette devise : *Benedictio Patris*. S'il ne se faisait pas l'interprète le plus fidèle de l'Orient, il serait un isolé de la marée musulmane et inutile à la cause commune de l'humanité tout entière.

L'Orient mérite une attention très spéciale et il est à souhaiter que les diplomates ne prennent aucune résolution avant de consulter les sociologues.

Ici, nous sommes sur le terrain du sentiment. Et c'est le cœur seul qui règne dans cet empire-là. Quel est le cœur ? « Ce qui vient du cœur peut



s'écrire, mais non ce qui est le cœur lui-même », dit Alfred de Musset.

L'Orient est et ne restera débalkanisé que grâce à l'Empire ottoman et au pouvoir du Sultan-Khalife¹.

1. Voir *Le Monde Oriental et l'Avenir de la Paix* du même auteur; librairie académique Perrin, Paris.



III

L'ALBANIE ET L'EMPIRE KHALIFAL OTTOMAN

*Mémoire de l'Albanie musulmane adressé à la
Conférence de la paix :*

Chargé par les principaux chefs des montagnes et par les notables les plus influents d'Albanie, réunis, à plusieurs reprises, entre Dibra et Scutari d'Albanie, le soussigné a l'honneur d'adresser à Votre Excellence¹ la décision suivante, prise au nom de l'Albanie une et indivisible :

Cruellement atteinte par les coups mortels dirigés contre la tête même de l'Empire khalifal ottoman, l'Albanie musulmane a l'honneur de s'adresser à la grande et glorieuse France comme à la Puissance la plus qualifiée pour conjurer le danger qui menace Constantinople, capitale cinq fois séculaire des Sultans-Khalifes.

Nous venons par la présente supplier la France de vouloir bien assumer, en premier lieu, la charge de

¹ M. Clemenceau, fin août 1919.



ramener la Grèce à la raison envers l'Empire ottoman que nous vénérons.

Les Jeunes-Turcs ont jonglé avec l'Islam en lui donnant ce qui n'existe pas dans la solidarité musulmane, c'est-à-dire un « domaine politique ». « Patrimoine moral » du monde musulman, la Constantinople khalifale nous est sainte et sacrée. Le geste subjectif et unilatéral du Roi du Hedjaz n'y a rien changé. Car notre solidarité mahométane n'est pas politique, ni arabe ; elle est morale.

Dans ce problème intermusulman, garder le *statu quo*, c'est l'unique moyen de garder l'ordre moral contre la réaction musulmane — en naissance, en Asie et en Afrique depuis l'affaiblissement du Sultan-Khalife — et contre l'impérialisme usurpateur hedjazien, impérialisme fanatique et gros de périls.

C'est le moment d'utiliser pour l'intérêt général, comme une force régulatrice, la compétence morale de l'Empire khalifal ottoman, au lieu de l'humilier et de l'acculer à un désespoir qui peut provoquer des complications extérieures les plus fâcheuses.

Nous autres Albanais, avons fait directement partie de son histoire en lui donnant trente-sept grands-vézirs, justement le même nombre que les grands sultans. Les grands-vézirs albanais ont beaucoup contribué à la grande et vieille amitié franco-ottomane. Rappelons que c'est au grand-vézir albanais du Sultan Amurat III que revient l'honneur d'avoir notifié l'ultimatum suivant aux Marseillais gréco-français, dont la Ligue séparatiste s'agitait contre



l'Etat français. François Savary de Brèves, ambassadeur de France, s'honorait de l'amitié la plus bienveillante du Sultan susmentionné jusqu'à l'engager, en 1593, à adresser à Marseille ce qui suit : « Nous vous invitons ou plutôt nous vous enjoignons d'incliner vos chefs et rendre obéissance au magnanime entre les grands et très puissants seigneurs Henri, roi de Navarre, à présent empereur de France. Si vous persistez dans votre obstination, nous vous déclarons que vos vaisseaux et leurs cargaisons seront confisqués et les hommes faits esclaves dans tous nos états et sur mer. C'est à la prière de l'ambassadeur de France, résident près de nous, que nous avons donné à nos capigis (kapidjis) nos très hauts et très sublimes commandements, etc... »

Il est impossible de faire abstraction d'une telle grandeur d'histoire et d'une telle noblesse historique sans troubler profondément l'âme musulmane dont l'honneur commun ne se prête pas à tolérer les changements brusques que l'on se propose d'apporter.

La ville de Smyrne, c'est la Marseille ottomane. L'intervention ottomane d'antan ne devrait-elle pas inspirer maintenant à Paris le noble devoir d'accélérer l'inévitable et raisonnable réconciliation des Turcs et des Grecs.

C'est pour s'être vu l'objet d'une tragédie sans exemple que l'hinterland ottoman, purement musulman, de Smyrne, souffre et s'agite. C'est le champ le plus délicat où il y a place plutôt à un traite-



ment médical qu'à une action militaire. Une paix durable en Orient en dépend.

Fidèles aux traditions communes de l'ancienne Albanie ottomane, nos frères non musulmans aussi respecteront sûrement notre sensibilité.

N'étant plus limitrophe de l'Empire ottoman, l'Albanie s'y attache encore davantage, car cet attachement est purement moral et nullement politique. Ce point de départ nous amène même à dire : pour mener à bonne fin le conflit grandissant autour de nos pays shkiptars, il est temps de confier l'occupation de toute l'Albanie à une modeste armée ottomane, commandée, au nom de l'Entente, par un général français¹, dont le double prestige oriental-occidental seul nous assurera de la façon la plus naturelle et la plus rationnelle toute la tranquillité stable et toute la stabilité tranquille, nous permettant de nous développer au bénéfice de la paix générale. Il est aussi grand temps d'en finir avec les manœuvres d'Essad Toptani qui rendent de plus en plus difficile la situation internationale de notre pays et entravent la solution de notre question.

Etant un élément de discipline et de conservation, si salubre en cette époque troublée de bolchévisme, la Turquie est digne d'être considérée, en Occident, comme une « amie sauvée », et conséquemment utile, au lieu d'être ensanglantée par l'éparpillement de forces divergentes.

1. Voir la note de l'auteur à la fin.



Reconnaissants de l'attitude chevaleresque que la France a toujours adoptée à l'égard du Levant khalfal ottoman dont le cachet littéraire est presque français, il est aujourd'hui de notre devoir de lui dire la confiance que nous avons en son équité, l'espoir qu'elle travaillera à sauvegarder pour la Turquie son littoral anatolien et l'intégrité de ses frontières européennes, et ainsi, à assister l'Orient musulman dont l'Albanie est le point le plus occidental et le plus européen.

Dibra-Scutari d'Albanie, mai-août 1919.

Le Soussigné se permet d'ajouter ce qui suit :

Pour pénétrer le vrai sens de l'Orient de demain, il faut prendre profondément en considération les deux vérités suivantes :

« 1. Les Turcs sont de ces peuples qui ne vécurent jamais sans indépendance.

« 2. Ils émigrent, tôt ou tard, de tous les pays enlevés à leur domination », pour échapper à l'asservissement.

Il s'ensuit que, comme seul et dernier refuge des immigrés et indigènes ottomans, en Europe, la Thrace, pas plus que Constantinople et l'Anatolie, n'est nullement semblable à la Macédoine par exemple, quand il s'agit d'amputations.

Une décapitation pareille causera une des complications les plus tragiques. Tolérer cela, c'est en tolérer les conséquences dont personne ne peut cacher l'incalculable gravité, gravité fatale qui sera le point



de départ d'une nouvelle question d'Orient enveloppant cette fois-ci l'horizon politique de l'Asie tout entière, dont l'écho psychologique ne sera pas autre chose que la réaction d'ensemble de l'Asie et de l'Afrique.

Un tel dénouement anarchique, pourquoi ne pas l'épargner au monde?

Parlant ici non en diplomate ni en politicien, mais en simple sociologue, le Soussigné a la conviction que Votre Excellence trouvera les meilleures dispositions y relatives au sein du Conseil suprême de la Conférence de la paix, et la prie le plus respectueusement de vouloir agréer l'hommage de son parfait dévouement.

Paris, fin août 1919.

Signé : BASRI BEY

député de Dibra (Albanie)

et membre de la Commission des Affaires Étrangères
au Parlement ottoman

(avant la guerre balkanique, séparant l'Albanie
de la Turquie);

interné dans les forteresses des Puissances centrales
(pendant la guerre mondiale).

Note de l'auteur. — Le texte original porte ceci :
« ... commandée, au nom de l'Entente, par un général français ou italien. »

Décus par l'impérialisme incorrigible de l'Italie officielle, les Albanais demandent instamment que l'élément militaire italien soit au plus tôt éloigné de l'Albanie et remplacé par un état-major exclusivement français, qui seul peut, à la tête de l'armée ottomane d'occupation, y exercer une influence suprême et salutaire. Cette influence étant haute-



ment morale et non politique pourrait répondre au sentiment de tous les bons Balkaniques, en sauvant la situation présente si difficile.

Cette désaffection de l'Albanie à l'égard de l'Italie est récente; elle a été suscitée, entre autres, par cet accord sournois italo-grec qui a été une surprise cruelle révélant un dessein agressif de poignarder l'Albanie en plein cœur et la Turquie dans son point vital : l'Asie Mineure.

Cette agression inouïe visant directement le partage de la Turquie et de l'Albanie proprement dites par l'*Italie impérialiste*, aujourd'hui par sa collaboration avec la Grèce (ancienne et éternelle victime, sinon complice de Rome), demain avec une autre puissance qui lui suscitera l'assouvissement machiavélique, s'opère, entre autres, sous le couvert de l'association... littéraire *Dante Alighieri*. Dante qui trois siècles avant le prince Machiavel créa le machiavélisme.

Mais, heureusement, ces manœuvres-là ne suffisent pas à réaliser une Libye albanaise ou une Albanie africaine dans les Balkans, ni une Afrique anatolienne en Asie Mineure ottomane.

Un des députés de Koniah, c'est-à-dire un de mes anciens collègues au Parlement ottoman, me disait, dernièrement, en Orient, textuellement : « Plus il vient chez nous de soldats italiens, plus nous sommes contents; car l'avenir ne leur réserve qu'un rembarquement peu glorieux, tandis qu'il nous assure beaucoup de fusils, de canons, de mitrailleuses, de munitions, etc., très à propos, au contraire!... »

Au moment où le peuple albanais musulman présente à la Conférence de la paix un mémoire affirmant son attachement moral à l'Empire khalifal ottoman, par un contraste des plus amusants, une soi-disant délégation albanaise, non reconnue ni élue par l'Albanie, mais suscitée par l'autorité



diplomatico-militaire de l'impérialisme italien, et présidée par un évêque trop compromis par sa longue servilité auprès de la maison des Habsbourg, se présente aujourd'hui à Paris comme étant l'expression de la volonté albanaise!...

Il est regrettable de voir l'Italie se laisser tenter par de tels moyens.



CONCLUSION

En 1912, le triomphe des Albanais victorieux a sonné, en Macédoine-Albanie, le glas de la domination des ignobles continuateurs d'Abdul Hamid, alors que celui-ci redevint presque populaire et fut de ce fait réhabilité.

C'est en escroquant, en octobre 1912, le fruit de ce travail albanais, travail purement anti-jeune-turc, travail donc *non moins ottoman*, que les troupes de Sofia et d'Athènes, ainsi que celles des nobles Serbes *dupées*, sont entrées en Turquie d'Europe comme complices des Italiens qui s'étaient mal aventurés en Turquie d'Afrique. Oui, les alliés balkaniques sont entrés dans une Turquie où les autorités jeunes-turques, depuis quelques mois, avaient été annihilées, grâce au succès albanais.

Sans ce coup ingrat, l'enterrement du Comité « Union et Progrès », comme l'œuvre albanaise (œuvre si salutaire en cette époque-là, au bénéfice d'ensemble de l'Orient et de l'Occident), aurait consolidé la Turquie libérale amie des Puissances libérales, et ainsi aurait conjuré — à la lumière des



événements écoulés, nous pouvons le dire bien hautement — la catastrophe mondiale dont les guerres balkaniques en furent le prologue incendiaire.

C'est ce complot *sofiote*, parti de Rome, via Cettigné, qui abattit le nouveau gouvernement ottoman et qui fraya, bon gré mal gré, un chemin au *triumvirat* « Talaat-Enver-Djémal ». On sait le reste...

Revenons à l'Albanie.

Dans son bel ouvrage « L'Albanie inconnue », M. Gabriel Louis-Jaray dit : « De 1908 à 1913, l'Albanie a joué le premier rôle dans la question d'Orient : en 1908, c'est elle qui a décidé de la chute de l'ancien régime ; depuis 1909, c'est elle qui a été la pierre d'achoppement du régime jeune-turc ; enfin la question albanaise est le plus grave problème qui reste à résoudre... »

Et M. Gabriel Hanotaux d'ajouter : « La question de l'Albanie a été posée devant l'Europe par l'ultimatum foudroyant des événements.

« Que sera l'Albanie ? Quelles seront ses limites ? Comment se rattachera-t-elle au reste du monde ? Quel est son avenir politique, économique, international ? Quelles seront les influences qui s'exerceront sur elle ? Quel sera son futur gouvernement ?... »

« Les Albanais sont aussi des Balkaniques et, en fait, les seuls qui soient restés indomptés. Aucune puissance n'a été assez forte jusqu'ici, ou ne sera jamais assez forte, sans doute, pour les vaincre... »

Après avoir parcouru le présent ouvrage, le lecteur fournira lui-même à toutes ces questions, leurs



réponses, tout comme l'éminent historien, académicien et homme d'Etat français qu'est M. Gabriel Hanotaux.

Un parlementaire d'Occident, vieil ami à nous, nous a dit textuellement :

« L'Albanie ne sera jamais italienne (une mauvaise reproduction de l'Albanie autrichienne) ; le *Shkiptar autochtone*, père éternel d'Achille d'antan, ne souffrira le moins de son démembrement, convoité par les Grecs, ces succédanés de ses prétendus cousins préhistoriques, cousins mythologiques, lesquels n'ont aucune relation avec l'hellénisme dégénéré d'aujourd'hui. Une et indivisible, l'Albanie ne sera qu'une *puissance albanaise* et elle saura, tôt ou tard, déjouer l'escamotage italo-grec qui jongle avec elle, comme il jongle avec l'Empire khalifal ottoman. Victimes du même coup, la Turquie et l'Albanie se préserveront l'une l'autre, par tous les moyens dignes de leurs droits, et s'entr'aimeront *in perpetuum*..... »

Les deux souffrances de la mère ottomane et de sa fille albanaise sont des souffrances égales inégalement supportées. C'est la pauvre mère ensanglantée mais patiente qui soutiendra moralement sa fille mutilée mais encore *debout par un effort de ses nerfs*. L'Albanie a son invincible Eros ; elle veut coûte que coûte rester vierge...

Elles ont foi en une justice cachée qui se réserve, mais qui n'oublie rien et qui dresse ses comptes...

C'est au nom de l'humanité tout entière que Chateaubriand avait rédigé en ces termes l'ultimatum



pacifique que l'Albanie adresse aujourd'hui à la puissance soi-disant sa protectrice :

Mais est-il certain qu'un soldat généreux puisse parvenir à imposer la liberté aussi facilement qu'il pourrait établir l'esclavage? La force ne remplace point le temps : quand la première éducation politique manque à un peuple, cette éducation ne peut être que l'ouvrage des années. Ainsi la liberté s'élèverait mal à l'abri de la dictature, et il serait toujours à craindre qu'une dictature prolongée ne donnât à celui qui en serait revêtu le goût de l'arbitraire perpétuel.

LETTRE OUVERTE A M. CASTOLDI¹ :

Monsieur,

Vous m'avez dit textuellement :

« Voilà une heure que nous causons et de tout votre discours, je n'ai compris qu'une chose, que vous désavouez nettement Essad Pacha et que, par votre action, vous paralysez ses manœuvres². »

1. L'auteur adressa cette *lettre ouverte* à la rédaction du journal italien *Il Secolo*.

2. Par manœuvres d'Essad, l'auteur entend ceci : Le mouvement national albanais qui se généralise en Albanie entière, contre l'impérialisme italien, n'est pas l'œuvre d'Essad. C'est une tragédie qui symbolise la souffrance nationale d'un peuple martyrisé.

Les Italiens semblent vouloir punir ce pays, parce que les Albanais protestent vivement contre ces visées italiennes, et aussi contre toute influence étrangère qui voudrait leur arracher leur indépendance. Cela engagea les Italiens à sévir avec rigueur contre la population de tout le pays occupé. Ils détruisirent par des tirs d'artillerie des villages entiers, firent massacrer des notables et maltraiter leurs familles.

De plus, ils s'arrangèrent de manière à aggraver considérablement



Je comprends que de toute ma conférence vous n'avez retenu que la partie concernant Essad Pacha¹, lequel fut des vôtres quand il assassina jadis, à Scutari d'Albanie, Hassan Riza Pacha qui symbolisait la résistance turque lors de votre malencontreuse aventure en Libye.

Vous êtes allé chercher des complices, tels que lui et le roi Nikita pour vous aider à accélérer la chute de la Turquie, dont une action combinée avait prélué à la guerre même dans les Balkans, par un *commencement monténégrin*.

Quant à mes autres préavis, qui furent non moins nets et précis, vous n'avez pas voulu les comprendre ; et, oubliant que vous étiez en présence d'un homme de conviction et de programme, vous avez laissé jouer vos nerfs jusqu'au point de manquer de la retenue la plus élémentaire qu'imposent les bienséances.

Or, je vous ai dit, et je le répète à dessein : « Je suis un bon Balkanique en Europe et un bon Musulman en Orient — et je veux le rester. »

Mais, comme un diplomate-colonel, l'impérialisme militaire que vous symbolisez n'a rien voulu entendre. Tout préoccupé d'inculquer les modalités mêmes de vos désirs à quelques Albanais inconscients qui vous entourent et qui n'ont rien de commun avec le vrai peuple, vous avez perdu jusqu'à la faculté de distinguer qu'il y en a d'autres, des

les conditions économiques du pays, coupant toutes ses relations avec l'étranger ; aussi la contrée est-elle tout entière plongée dans la misère. Elle manque de tout.

En agissant ainsi, les Italiens ne poursuivent cependant pas un but de conquête économique. Ils n'ont en vue que la politique. Ils veulent tenir l'Albanie et s'en servir comme de base pour la pénétration italienne dans les Balkans, ne faisant en cela que suivre, du reste, la tradition impérialiste de l'Autriche, leur ancienne alliée. Les Albanais entendent vivre libres désormais et assurer eux-mêmes les destinées de leur Etat. Ils sont surtout décidés à n'être le jouet d'aucune puissance et se rallient au principe : « Les Balkans aux peuples balkaniques. »

1. Voir *Le Monde Oriental et l'Avenir de la paix* du même auteur. Perrin.



apôtres, dont un en votre présence, qui représentent la majorité écrasante des pays Skiptars et qui redoutent votre impérialisme anti-balkanique dont l'extension dans les Balkans menace l'avenir de la Paix.

Voilà pourquoi je vous ai répété, à votre grand étonnement et malgré votre air irascible, que je suis un de ces trois millions d'Albanais qui ont conscience de leurs droits autant que de leurs devoirs, et décidés à rester de bons Balkaniques en vue de contribuer au salut de l'Orient tout entier dont l'Albanie est la partie occidentale.

Pour vous prouver l'indépendance absolue que j'ai proclamée à l'égard de n'importe quel élément protecteur d'Essad, j'ai eu avec vous un entretien, mais dans l'unique pensée de savoir — et mon but est atteint — s'il y avait eu après la chute de Sonnino quelque changement dans sa politique impérialiste ; mais hélas ! j'ai le regret de constater que le gouvernement qui l'a remplacé suit la même politique funeste susceptible de conduire l'Italie, et peut-être l'Europe à un nouveau désastre, dont il faudra rechercher les origines dans vos visées sur l'Albanie et votre agression combinée avec la Grèce contre les provinces ottomanes en pleine Anatolie.

Cela dit, j'ai l'honneur d'ajouter que je n'ai que des sympathies pour la vraie Italie réaliste et libérale que je plains parce qu'elle est en proie à un impérialisme périlleux sous l'impulsion des fantaisistes genre Gabriele d'Annunzio. Mais votre mégalomanie aura pour effet de précipiter l'effondrement de la discipline dans votre armée : c'est ce que j'ai promis de vous écrire à la fin de notre entretien, dont le prélude avait surexcité vos nerfs. Et en même temps qu'à vous, j'adresse cette lettre ouverte aux journaux italiens dans la ferme intention de mettre l'opinion publique — comme vous-même — en garde contre une aventure qui pourrait entraîner à des catastrophes cette noble péninsule qu'on appelle la belle Italie que j'aime pour le fond sérieux qu'elle recèle.

Permettez-moi de vous dire respectueusement, en passant,



que sur certains points vous êtes très mal renseigné ; quand vous prétendez, par exemple, que Fouad bey travaille ici, à Paris, avec l'argent de Constantinople (!) L'héritier millionnaire de feu mon collègue albanais (au Parlement ottoman), Ismaïl Pacha, est infiniment plus riche que le Ministère des Finances de Constantinople, actuellement privé de ses revenus anatoliens que prélèvent, pour faire face aux exigences de leur action, ceux qui se sont mis en tête de donner au monde une preuve de la vitalité ottomane en affrontant l'agression étrangère — dont la vôtre.

Loin de toucher un seul centime de Constantinople, Fouad a donné, au contraire, le plus bel exemple de patriotisme en mettant généreusement sa fortune personnelle au service de son pays en danger.

Mais je reviens à votre impérialisme.

Gabriele d'Annunzio annonce, communiqué sur communiqué, que c'est une fièvre irrésistible qui le pousse à accomplir ses exploits. Qu'on nous permette de lui répondre qu'il aurait dû frapper à la porte d'une pharmacie de Venise — cité du Verbe — plutôt que d'entrer dans l'Arsenal de Riéka (Fiume) — abîme de la mort.

Ce n'est pas cette fièvre d'impérialisme, laquelle ravage toute l'Italie et la ronge, qui prétendra guérir de leur bonne santé, entre autres peuples, nous autres Albanais, peuple primitif encore, mais forts, sains et vigoureux.

Généralement un poète symbolise la splendeur d'âme d'une nation ; il ne doit pas la métalliser à la manière d'un forgeron brutal. Le poète est un général sans armée : c'est là sa force spirituelle, une force qui pèse de toute son autorité sur la force arbitraire. Ainsi disciplinée, tempérée, une armée devient un noble élément de garantie pour les conventions internationales.

Un poète sain de corps et d'esprit est un prophète qui a pour mission d'avertir les maîtres de l'heure et de leur désigner du doigt et du verbe les actions d'éclat qui, tout



en illustrant leur pays, embellissent l'humanité entière. Mais ce poète idéal n'a rien de commun avec les vôtres, bruyants et tapageurs, cervelles brûlées qui recherchent une gloire de fantaisie dans l'embouteillement des autres peuples : Turcs, Yougo-Slaves, Albanais, dont la splendeur physique et prolifique auront, un jour, raison de tous les palais de carton derrière lesquels se réfugient vos tranchemontagne, pour le grand malheur de l'Italie *réaliste* qui, si elle veut s'épargner la catastrophe que je prévois, devrait se libérer de ses poètes que ronge la fièvre quarte.

Cette maladie ne date pas de Gabriele d'Annunzio, elle vous est chronique, elle remonte à Dante, vous l'ignorez, peut-être, vous qui m'avez dit que vous ne lisiez jamais : « Les livres, c'est de la broderie. » Mais moi qui aime à lire, entre autres, la littérature italienne, je pourrai vous rappeler ces pensées extraites d'un ouvrage — que vous ignorez certainement puisque vous ne lisez pas — de votre plus grand poète national :

« Quiconque réussit par la violence a suffisamment de vertu. Tout ce que l'on acquiert par l'épée est bien acquis et sans retour. L'idéal, c'est le succès ; la légitimité, c'est la conquête. »

*Quod per duellum acquiritur de jure acquiritur*¹.

Voilà le machiavélisme créé trois siècles avant Machiavel.

Evidemment, il n'est pas de votre avis ce grand sage français qui a dit : « Les livres sont les plus beaux obus pour les *conquêtes morales*, œuvres des *guerres pacifiques*. »

Mais ce n'est pas le cas en Italie impérialiste, où l'on devait suivre les conseils de l'auteur de *De Monarchia*. A son exemple, vos poètes, en se militarisant, traitent avec vous de « broderies » tous les ouvrages qui ne s'inspirent pas de ces leçons de Dante. L'introduction de ce militarisme

1. Dante, *De Monarchia*, p. 220.



poétique ou de cette poésie militaire sont les vers rongeurs (mais sans rime) d'une armée. Une telle armée n'est pas désirable chez nous. Cette anarchie d'outre-mor, il faut l'épargner aux Balkans...

En sa qualité de capitaine de vaisseau, et, grâce à ses capacités techniques supérieures à celles de Gabriele d'Annunzio, Pierre Loti, par exemple, aurait pu aussi bien imaginer la fantaisie d'un débarquement poétique de marins français à Durazzo, Vallona, pays musulmans qu'il adore ; mais il a dû sourire de l'entreprise de d'Annunzio, en vrai poète sain de corps et d'esprit, poète français, qui sait se confiner dans son domaine propre, *domaine moral* sur *terrain spirituel* au carrefour des chemins où le prophète désigne aux hommes d'action du doigt et du verbe la direction à suivre : C'est pourquoi, en optant pour les Turcs, Pierre Loti s'est affirmé deux fois poète.

Le roi règne et ne gouverne pas...

Agréez, etc...

Post-scriptum. — De l'exposé de M. Tittoni :

« ... Dans les deux cas, on nous aurait confié le mandat pour l'Albanie ; on nous aurait reconnu Vallona... »

« Le contrôle de l'Albanie, ce qui, avec la neutralité du canal de Corfou, nous assurerait la maîtrise absolue du canal d'Otrante, et en conséquence de l'Adriatique... »

Parlant de l'Asie Mineure, M. Tittoni déclare :

« L'Italie espère trouver des compensations pour les déceptions qu'elle a éprouvées dans le règlement des autres questions... »¹.

DE L'EXPLICATION DE M. ORLANDO :

« Le débarquement des troupes italiennes en Asie Mineure eut lieu sur la demande des populations², c'est pourquoi il

1. Quel impérialisme mon Dieu !...

2. ???



n'était pas nécessaire d'en conférer avec les puissances alliées et associées. En tout cas, l'Italie a effectué ce débarquement à l'instar de ce qui fut fait par d'autres nations. ¹ »

Voilà la même mentalité, en pleine séance parlementaire !

Et c'est toujours et encore la même mentalité que nous trouvons dans la *Revue* italienne écrite *intentionnellement en français*.

En voici le ton :

LA VRAIE ITALIE

(Organe de Liaison Intellectuelle entre l'Italie et les autres Pays) :

LETTRE A MONSIEUR LE FRANÇAIS

« *Monsieur le Français,*

« Celui qui vous écrit n'est pas un ennemi de la France ; il en a été au contraire un des plus sincères amis jusqu'à ces derniers temps, et si aujourd'hui il doit avouer que son amour et son admiration pour votre pays où il a passé plusieurs années de sa jeunesse, n'est pas aussi ardent qu'il y a un an, qu'il est même tout proche à se changer en quelque chose qui ressemble fort à l'antipathie, il doit également ajouter que ce n'est pas de sa faute, ainsi qu'il en est pour le changement des sentiments de l'Italie entière envers votre nation...

« Oui, monsieur, la vérité, bien dure à dire, pour moi surtout, la voilà. Les sentiments de l'Italie envers la France sont bien aujourd'hui ceux qui vous étonnent lorsque vous en trouvez par hasard l'expression dans quelque écrit ou dans quelque discours de nos hommes publics. Méfiance, mépris et dans plusieurs, même, haine...

« Et ne me demandez pas, comme font vos écrivains, pourquoi notre aversion va plus spécialement vers vous que vers les autres Alliés...

1. Au contraire, ce n'est qu'une *combinazione* italo-grecque, basée sur un accord secret.



« Et puis n'est-ce pas encore la France que nous trouvons devant nous comme un adversaire opiniâtre, toujours et partout ? N'est-ce pas la France qui, au lieu de nous aider à réaliser nos aspirations les plus justes, a assumé envers nous le rôle odieux de l'argousin et du policier, de l'accapareur même...

« La vérité est que c'est surtout la France qui, par envie ou par peur, se sent lésée par n'importe quel avantage que nous pourrions tirer d'une paix juste, et qui fait tout son possible pour nous frauder directement ou indirectement de tout ce qui pourrait augmenter notre pouvoir et notre richesse. C'est ainsi qu'après avoir arraché à nos délégués, tous les consentements à son profit, elle nous a refusé son appui lorsque nous avons demandé pour nous quelque chose qui compensât son énorme agrandissement colonial ; c'est ainsi qu'elle a renié sa signature mise aux jours du danger sur un traité qui nous assurait quelques corrections des frontières et un port en Afrique, *des assignations de villes et de territoires en Asie Mineure* ; c'est ainsi enfin qu'elle s'est liée contre nous avec *les peuplades incultes et fanatiques de l'autre rivage de l'Adriatique*, où nous la trouvons constamment comme un ennemi plus provocant et retors que celui que nous avons atterré et dispersé dans une lutte sanglante de plusieurs années.

« Et c'est ainsi encore que, la mesure étant comblée de notre patience, quelques événements tout récents auraient dû vous faire comprendre que l'Italie ne peut plus croire à l'amitié de la France, ni admettre qu'une telle équivoque soit perpétuée plus longtemps.

« Monsieur le Français, les bagarres sanglantes de Fiume sont d'hier. Elles ne sont pas les premières qui aient eu lieu entre Français et Italiens...

« C'était seulement pour vous dire que de telles hypocrisies ou bêtises nous révoltent désormais et que nous aimerons bien que dorénavant si on veut nous estamper, qu'on le fasse en prenant sur soi tout ce que l'affaire peut comporter de responsabilité et peut-être de risque, ou que tout au moins on nous fiche la paix avec ces boniments doucereux de fausse amitié qui ne peuvent plus tromper personne... »

A quiconque ne connaît pas l'âme italienne, cette littérature impérialiste semblerait une plaisanterie folle. Erreur !

R. Töpffer, l'illustre voyageur genevois, disait quelque part :

« C'est que les Italiens, qui sont bouffons, ne sont pas du tout railleurs. Expansifs avant tout, ils laissent paraître



chaque passion, chaque sentiment, tel qu'il naît en eux ; de sorte qu'il leur est bien plus naturel d'exprimer pour ce qu'il est tel mouvement haineux, jaloux ou moqueur, que de le transformer en persiflage, en sarcasme ou en rire malicieux. »

La revue susmentionnée publie, dans un autre numéro, ceci :

RÉPONSE D'UN FRANÇAIS

M. Alexandre Mercereau, homme de Lettres, auteur de plusieurs ouvrages littéraires et critiques, Président de la Société des grandes conférences (88, B^r d. Port-Royal. Paris V^e) nous répond par cette lettre :

« Je lis assidûment *La Vraie Italie*.

« Oh ! mes frères d'Italie, qu'elle vous serve ou vous desserve, combattez l'injustice partout où elle est, celle de France et celle d'Italie, celle de Chine et celle d'Égypte, celle des Indes et celle de Turquie, celle d'Allemagne et celle de Roumanie, celle de la terre et celle du ciel ; combattez ceux seuls qui la font régner, qu'ils soient italiens ou français, grands tures ou petits russiens. Mais ne semez pas la haine...

« Oh ! mes frères chéris d'Italie, pensez-vous vraiment qu'il n'y a pas assez de haine injuste sur la terre, sans que nous en semions encore !... »

Cet écrivain français n'est pas du genre Gabriel d'Annunzio !
L'Italie impérialiste ne comprend rien de sa noble voix !
En voici la réplique publiée dans le même numéro :

« , vous répondez avec des mots de haute humanité, avec un appel à la fraternité spirituelle des grandes âmes et à la paix...

« Seulement ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment. Ce n'est pas en tout cas de cela qu'il est question pour nous qui avons la prétention d'être, de ce peuple, la plus claire voix actuelle. Il s'agit, voyez-vous, d'une chose bien plus humble, bien plus terre-à-terre, si vous voulez : simplement de faire savoir à nos amis étrangers que l'Italie est surprise, chagrinée, dégoûtée aussi de se voir soumise à la brutalité, à l'ingratitude et à l'injustice de



ceux auxquels elle s'était alliée avec une foi complète dans leur droiture, et cela d'autant plus que parmi eux la France est peut-être la plus brutale, ingrate et injuste... »

Tous commentaires sont superflus !

Je reviens à l'Albanie...

C'est à l'opinion publique de se prononcer souverainement.

R. Töpffer disait :

« ... Un malheureux oiseau blessé et haletant traverse la route, poursuivi par deux chiens qui attendent sa chute prochaine. Nous ne voyons pas l'issue du drame, mais d'emblée, nous ne sommes pas pour le chien... »



APPENDICE

I

L'ALBANIE ET LA CRISE OTTOMANE ¹

On ne peut pas ne pas être fortement ému, en lisant ce livre de Basri-bey dont l'héroïsme, l'esprit de sacrifice et les vertus morales m'ont toujours inspiré le plus grand respect, pendant notre vie politique commune, passée au Parlement ottoman. Même, dirai-je, nous autres Turcs, nous ne pouvons retenir nos larmes devant une lecture pour ainsi dire si tragique ! Car, ici, Basri-bey montre sa grande capacité dans l'art de décrire, comme il a montré, dans son action politique, une énergie et un esprit de suite qui ont eu pour effet de chasser les continuateurs d'Abdul-Hamid. Comme un supplément littéraire à ses brillants faits d'armes de défense, son ouvrage invite tous les libéraux à achever l'œuvre qu'il a entreprise.

Contre la bande soi-disant jeune-turque, tombée dans l'agonie, il mobilise le lecteur au combat final, comme si ces événements se déroulaient devant les propres yeux du lecteur.

1. Titre d'un des volumes (édités en turc) de l'auteur, paru en mi-septembre 1912.



Dans son livre, Basri-bey réussit à nous faire voir, à nous faire sentir même, comment Talaat et C¹⁰ ont joué, en Albanie¹, avec un couteau opérant directement dans l'artère du corps ottoman...

Le ton captivant du volume ne se contente pas de promener le lecteur — comme un témoin oculaire — sur les lieux des événements. Le lecteur oublie qu'il lit un livre ; il est amené à un tel degré d'emportement qu'il veut crier : « Halte ! Bandits ! Que faites-vous ? »

Armé de tant de grandes vérités et de documentation inédite, ce livre se dressera devant la potence du Comité sanguinaire « U. et P. » comme un monument de condamnation éternelle.

Et, d'autre part, par ses formules politiques et sociales, de grande valeur, ce volume, si instructif, nous donne une leçon d'évolution, sous tous les rapports.

Tout Ottoman patriote, dont le cœur palpite, inquiet du sort de son malheureux pays, doit lire ce livre et le méditer profondément...

Pour prouver que je n'exagère pas, j'ai voulu citer quelques extraits de cet ouvrage ; mais j'ai dû m'en abstenir ; car, dans ma vive appréciation de son contenu, il m'aurait fallu reproduire ici le volume tout entier. Je me dicte donc le devoir de ne pas m'arrêter plus longuement entre ce chef-d'œuvre et le lecteur.

Je me tais, me bornant à ces lignes qui expriment toute mon admiration.

Constantinople, le 17 septembre 1912.

MOUSTAPHA SABRY *

1. Et dernièrement dans la Turquie tout entière. (L'auteur.)
2. Ancien député-uléma, ancien Cheikh-ul-Islam.



II

PROCLAMATION D'IBN-ES-SÉOUD

Les Albanais, comme peuple musulman, ne sont pas les seuls à manifester leur indignation vis-à-vis l'usurpation projetée du Khalifat par le pseudo-roi du Hedjaz.

Voici ci-dessous le texte de la proclamation d'Ibn-es-Séoud, émir d'un pays arabe important :

Du *Temps* du 25 août 1919 :

L'émir Ibn-es-Séoud, dont nous avons annoncé la victoire sur les forces d'Abd Ullah fils du roi Hussein, grand chérif de la Mecque, a lancé une proclamation que publie le journal de Beyrouth *Al Bark*. Cette proclamation a été distribuée à Damas le jour de l'arrivée dans cette ville de l'émir Ali, frère de l'émir Faïçal. En voici les principaux passages :

Vous savez que, depuis des centaines d'années, nous avons en main, de père en fils, d'une façon indépendante et sans aucune contestation de la part de n'importe qui, les rênes du pouvoir dans le Nejd et ses dépendances. Aucune puissance n'a la moindre relation avec notre pays, si ce n'est la relation amicale découlant des liens religieux qui nous unissaient au calife des musulmans à Constantinople. Au contraire, le Hedjaz et la Syrie appartenaient à l'empire ottoman.

La guerre générale étant venue, et s'étant terminée de la façon que vous voyez, c'est-à-dire par la dislocation de la



nation et par le déchirement de l'unité de l'Islam, l'émir de la Mecque la Vénérée a fait pendant ce temps ce que vous savez, et ce qui ne nous aurait point regardés, si cet émir s'était contenté de faire cela pour le seul Hedjaz. Mais cet émir a passé des conventions et pris des engagements par lesquels il a précipité dans la ruine la totalité des pays arabes. Ces pays, comme vous le savez, sont le foyer de l'Islam. Il les a vendus comme on vend une marchandise de rebut.

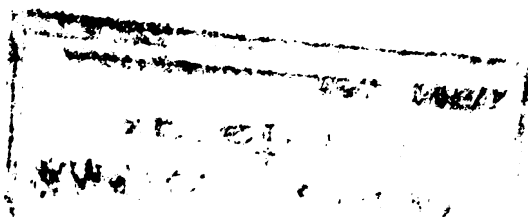
Cela est une usurpation de sa part et une audace contre Dieu et la nation.

Et où prendrait-il, d'ailleurs, ce droit, alors qu'il y a, dans les pays arabes, des royaumes indépendants ? En même temps que moi et mes deux frères en Dieu, les vénérables et vénérés Ibn-er-Réhid et Ibn Sabah, tous les sultans d'Arabie sont des seigneurs et des chérifs dont la noble origine est plus authentique que la sienne.

Aussi, nous sommes-nous juré, nous, les unis par Dieu et pour Dieu, de ne pas cesser la lutte avant que le droit soit revenu à son véritable détenteur. Allah est témoin que nous ne faisons point cela pour secourir une puissance quelconque, ou pour étendre notre royaume.

Nous savons que cet émir publie contre nous des manifestes mensongers, et nous accuse d'être des mécréants, et nous appelle des wahabites, pour exciter les musulmans contre nous et réunir une armée de croyants, à l'aide de laquelle il nous attaquerait sans pitié pour les musulmans.

Fils de Syrie ! Pareils à vous, nous sommes musulmans, croyants, ayant foi en un Dieu unique, embrassant la religion de Mahomet. Prenez donc garde que le chérif ne vous trompe, qu'il ne vous induise en erreur pour que vous lui donniez des soldats et de l'argent. Vous n'avez devant vous que vos frères en Allah. Nous n'avons jamais été des ennemis. Nous ne convoitons pas votre pays. Libre à vous de régler le sort de votre patrie. Laissez donc la lutte suivre son cours entre lui et nous, Allah en décidera !



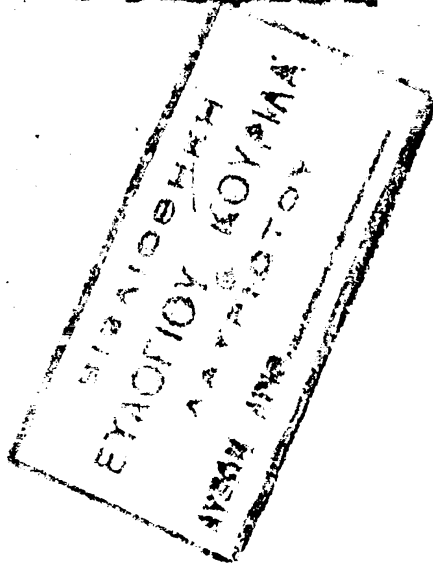


TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--|--------------|
| PORTRAIT DE L'AUTEUR | Frontispice. |
| FAC-SIMILÉ (en captivité). | |
| FAC-SIMILÉ (libéré par la Bohême libérée). | |
| DÉDICACE. | |
| PRÉFACE DE CLAUDE FARRÈRE | I |

PREMIÈRE PARTIE

LE PRÉSENT A LA LUMIÈRE DU PASSÉ

| | |
|--|----|
| I. Remarquables prévisions de Fethy pacha | 3 |
| II. Les Balkans et la guerre mondiale. — Un fac-similé à la fin. | 13 |
| III. A l'Italie libérale | 22 |
| IV. Note circulaire. — Un fac-similé à la fin. | 27 |
| V. Au peuple albanais | 38 |

SECONDE PARTIE

L'AVENIR A LA LUMIÈRE DU PRÉSENT

| | |
|--|----|
| I. Un témoignage sur l'Orient | 43 |
| II. L'Orient et le Sultan-Khalife. | 48 |
| III. L'Albanie et l'Empire khalifal ottoman (mémoire de l'Albanie musulmane, adressé à la Conférence de la Paix) | 57 |
| IV. CONCLUSION. | 65 |

APPENDICE

| | |
|--|----|
| I. L'Albanie et la crise ottomane. | 78 |
| II. Proclamation d'Ibn-es-Séoud. | 80 |

